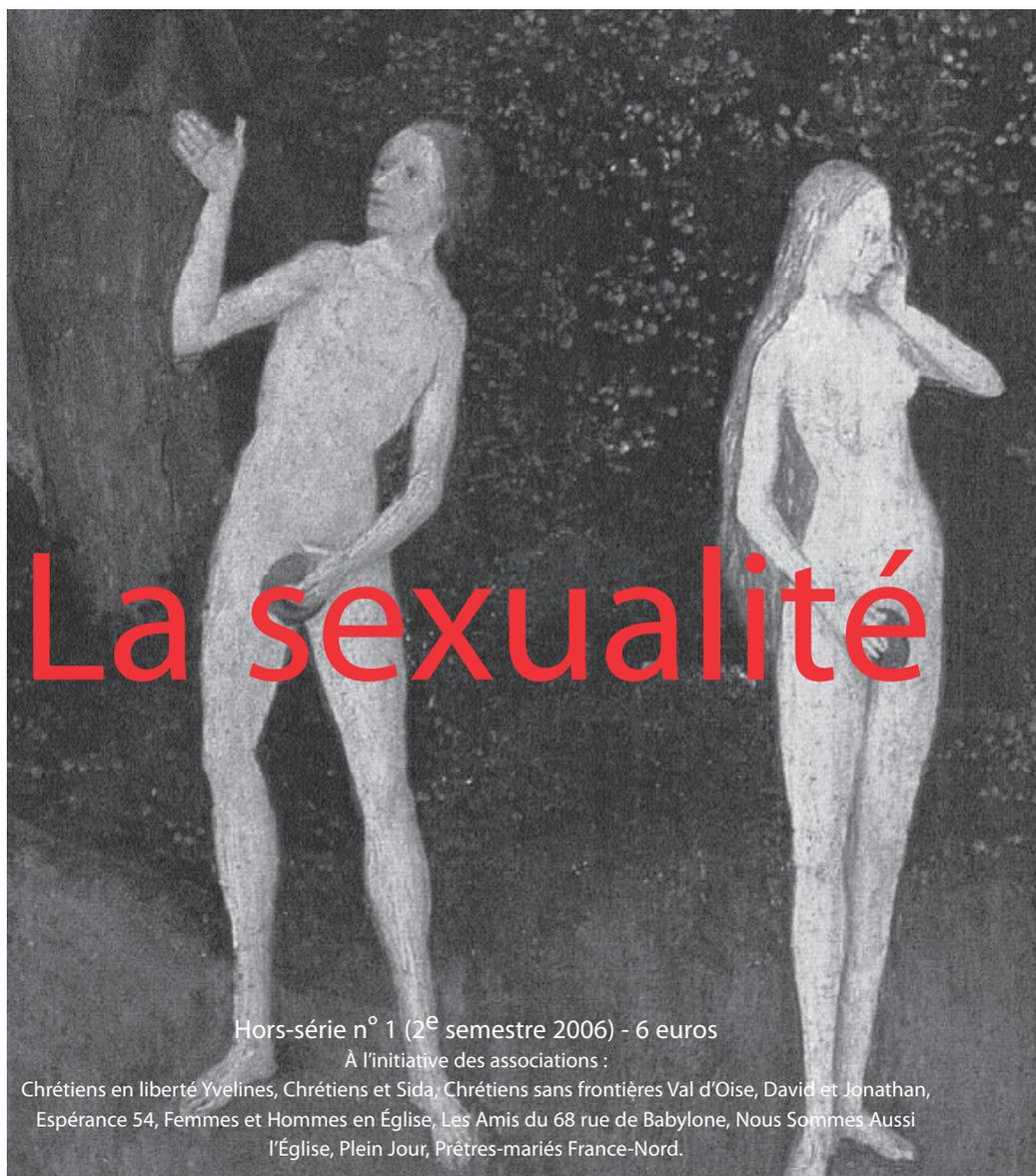


les réseaux des

# PARVIS

CHRÉTIENS EN LIBERTÉ POUR D'AUTRES VISAGES D'ÉGLISE



Hors-série n° 1 (2<sup>e</sup> semestre 2006) - 6 euros  
À l'initiative des associations :  
Chrétiens en liberté Yvelines, Chrétiens et Sida, Chrétiens sans frontières Val d'Oise, David et Jonathan,  
Espérance 54, Femmes et Hommes en Église, Les Amis du 68 rue de Babylone, Nous Sommes Aussi  
l'Église, Plein Jour, Prêtres-mariés France-Nord.

# Sommaire

- 3 • **Éditorial** - Yves Grelet
- 4 • **Chemins d'amour** - Jacques Bufquin
- 7 • **Considérations savantes ou de bon sens** - Jacques Bufquin
- 8 • **Un dialogue nécessaire** - J. C.
- 9 • **À la recherche d'une éthique de la sexualité** - Philippe Brand
- 14 • **À la rencontre d'un autre cœur et qui se reçoit de lui** - Paul Baudiquey
- 15 • **Sexuation et sexualité** - Marie-Thérèse van Lunen-Chenu
- 20 • **La sexualité, dimension de toute relation humaine** - J. Gaillot, A. Gombault, P. de Locht
- 21 • **Comment Rome en est arrivée là** - Martine Sevegrand
- 25 • **Deux réactions à *Humanæ Vitæ*** - Martine Sevegrand
- 27 • **L'important pour Jésus** - Alice Gombault
- 28 • **Je ne peux aller à Dieu que par le chemin de ma propre sexualité** - J. Fraissignes
- 32 • **Définir la vie ?** - M. D.
- 33 • **Des théologiens catholiques devant l'avortement** - Martine Sevegrand
- 35 • **Avortement : seules coupables ?** - Jacqueline Sebben
- 36 • **IVG : entre injonctions et solitude** - J. C.
- 37 • **Sexe roi et discours romain** - Dominique Vibrac
- 40 • **Comment les religions fabriquent-elles les sujétions ?** - Jacques Bufquin
- 42 • **Regard biblique sur la sexualité** - Jacques Bufquin
- 43 • **Regards chrétiens sur la sexualité** - Jacques Bufquin
- 46 • **Témoignage d'un prêtre, médecin à l'Éducation nationale** - M. D.
- 48 • **« Aime ton prochain comme toi-même ! »** - Xavier Thévenot
- 50 • **Sexualité et christianisme - déclaration** - des chrétiens d'Orléans
- 51 • **Intolérable « tolérance »** - Christophe Brénugat et Pierre Valpreda
- 53 • **Être mère d'enfants homosexuels** - Marie-Thérèse Allex
- 54 • **S'accepter, se faire accepter** - Jérôme
- 55 • **Hommes entre eux** - Marie-Paule Défossez
- 57 • **Entre pulsion et culpabilisation, où se situe l'amour ?** - entretien avec Plein Jour
- 60 • **Le « célibat » - prêtrise, eucharistie et peuple de Dieu** - Joe Mulrooney
- 62 • **« Viens chez moi, j'habite chez une copine ! »** - Claude Henri
- 63 • **Ève et Adam se lèvent** - Y. G.
- 64 • **L'industrialisation du commerce sexuel** - Lucienne Gouguenheim
- 66 • **Prostitution... Réponse du NID** - Elisabeth et Jacques Bancal
- 68 • **Des enfants de mieux en mieux protégés ?** - Jacques Bancal

Coordonné par Yves Grelet, ce « hors série » est réalisé par un collectif composé de membres de diverses associations des Réseaux du Parvis : Chrétiens en liberté Yvelines, Chrétiens et Sida, Chrétiens sans frontières Val d'Oise, David et Jonathan, Espérance 54, Femmes et Hommes en Église, Les Amis du 68 rue de Babylone, Nous Sommes Aussi l'Église, Plein Jour, Prêtres-mariés France-Nord.

# ÉDITORIAL

« Avant que de parler,  
prenez-moi ce mouchoir,  
Et cachez-moi ce sein  
que je ne saurais voir. »

Quand Molière, avec humour, cynisme aussi parfois, épinglait les « Tartuffe » et « Précieuses ridicules » en cours à son époque, il faisait œuvre utile : disant tout haut ce que beaucoup, tout bas, pensaient sans oser ni pouvoir risquer les foudres et billets d'exclusion.

Ce petit fascicule, qui ne parle que d'amour incarné, d'humanité, provoquera peut-être sourires ou malaises : car c'est un vent qui soulève les jupes, les soutanes, mais aussi quelques voiles...

Les sujets abordés évoquent – diversement et partiellement – cette « sublime » énergie vitale constitutive de tout vivant, énergie dont notre humanité – sexuée – ne peut se passer pour vivre sans dommage grave, ni se prétendre « libérée » ou définitivement maîtresse.

Théologiens, biologistes, généticiens, moralistes, historiens, psychiatres, libertins, papes, jeunes et vieux, femmes et

hommes de la rue... tous ont des choses à dire, utilement s'ils ne prétendent pas émettre la parole définitive.

C'est quoi, aimer physiquement ? Est-ce heureux ? Est-ce grave ?

Est-ce naturel ? Est-ce péché ? Est-ce sans risque ?

Peut-on en parler autrement que du haut des nuages ?

Quelques femmes et hommes appartenant aux « Réseaux du Parvis » proposent ici quelques réalités « crues » au sujet de « l'acte d'amour » concret, existentiel, souvent caché et parfois refoulé dans leur(s) Église(s). Ils essayent de dire comment ils considèrent et essaient de vivre la sexualité. La leur – ou celle si étonnante des autres – dans l'Esprit de Dieu qui est charité.

Regard chrétien ouvert sur un sujet brûlant... en quête de libération. Sérieux, humoristique, grave, joyeux...

Yves Grelet

## Chemins d'amour

Les pèlerins pèlerinent  
au delà des frontières...

**A** propos de ma première transgression sexuelle : quel besoin vital, quelle occasion font qu'un jour le poussin ose briser la coque qui croit encore le protéger ; la traverser, et affronter le grand jour ? Sans quoi il s'étirole et la vie s'arrête ?

À propos de ma première vraie découverte sexuelle : le sexe n'est pas destiné à culpabiliser mais à susciter la relation, puis à faire la vie, la fête de la vie. De la réussite de cette première expérience dépend souvent la réussite de toutes celles qui suivront.

À propos de ma découverte de l'existence de l'homosexualité : rien n'est tout blanc ni tout noir. L'être humain est à la fois mâle et femelle, féminin et masculin, mère et père. Des civilisations telles que la grecque et la latine ne distinguaient pas l'homo de l'hétérosexualité. Seuls les inquiets maniaques classent, séparent, estampillent, et finalement figent et emprisonnent. Tout plaisir partagé, toute jouissance épanouissante - et donc dans le respect de l'autre et de son propre plaisir - tous les contraires du refoulement sclérosant, de la culpabilisation égocentrée et de la dissimulation étouffante, sont des chemins d'amour.

À propos de ma première relation amoureuse : la relation, l'amour, c'est d'abord un plaisir partagé ; accueillir le plaisir d'autrui et offrir à autrui le plaisir. Pour qu'il y ait une vraie rencontre, il faut donc que chacun des deux ait

conscience de son manque et du manque de l'autre. L'amour est décentration de soi-même, écoute, aveu, partage, communication mutuelle rare et précieuse mais indispensable pour pouvoir accomplir le métier de parents, pour être image de Dieu. Pour l'amour aussi, pour l'amour surtout, il faut avoir l'humilité d'apprendre... et d'enseigner.

À propos de ma première déception d'amoureux : essayer, se tromper, échouer font partie de l'apprentissage. C'est donc progresser.

Et la Bible, là-dedans ? L'icône de Dieu est homme et femme ensemble (1<sup>er</sup> livre de la Bible chapitre 1), sans quoi chacun de ceux-ci serait resté inachevé, sans quoi la vie presque créée aurait disparu. C'est donc que Dieu aussi a dû découvrir qu'il était double, sexué.

D'ailleurs, s'il ne l'était pas, comment aurait-il été dit créateur, comment serait-il amour ! Dieu m'aime ! Dieu connaît mes manques, et désire les combler. Dieu désire partager avec moi son plaisir de Dieu, de géniteur, son plaisir d'amour.

Et les dogmes ? L'amour, le véritable amour, comme Dieu est sexué. S'il n'est pas partagé, s'il n'est pas charnel, s'il n'est pas incarné, il n'est qu'amour de soi, égoïste et parfois masochiste.

Un jour peut-être... Un jour sûrement : aimer un enfant, c'est le rendre libre, indépendant ; c'est se laisser bousculer puis le laisser grandir, le laisser s'éloigner, sans pleurs ni nostalgie mais au contraire avec fierté, en encourageant ; c'est tout le contraire de couvrir, de

retenir, d'endoctriner, de compter ses ouailles, de posséder. Tout le monde est d'accord jusque-là. Aimer ses parents, ses enfants. Laisser vivre. Laisser libre. Jusqu'à laisser partir... De toute façon, un jour, bien sûr, ouvrir les bras ; c'est la vie. Aimer son conjoint...

Avec le temps va...

Un jour, un soir, avec l'âge, à mi-parcours, il arrive parfois que le couple se lasse des routines dans lesquelles il a laissé son amour s'enliser. Il n'a pas su le renouveler ou même l'entretenir. Il n'a pas su ou osé demander de l'aide, ou seulement dépasser les tabous et dialoguer. Chacun en a rendu responsable le conjoint. Telle est la cause de la plupart des ruptures conjugales.

La femme se croit rassasiée de ce rite devenu lassant, de ce plaisir qu'elle ne partage plus, auquel peut-être son éducation ne l'avait guère préparée, qu'elle a éventuellement accepté par peur de rester célibataire.

D'autant que le beau mâle inconnu à la sexualité fascinante a pris des bourrelets, de l'épaisseur, des tics, des habitudes dont elle n'ignore plus rien.

D'autant que les enfants, la maison, le métier, les relations ou seulement la télévision suffisent - pense-t-elle - à combler son besoin d'être reconnue, admirée, de rêver.

Parfois même considère-t-elle son compagnon comme un encombrant, auquel elle reproche ses propres limites. Est-elle consciente de la violence ainsi imposée mais qu'il ne convient pas d'évoquer ?

De son côté, la frustration rend souvent le besoin de l'homme de plus en plus obsédant, exigeant. Il ne se satisfait pas, lui non plus, de ces copulations espacées, monotones, imposées à

contre-cœur. Malgré l'âge, le manque tyrannique se focalise de plus en plus sur ce sexe que la nature chez lui semble avoir pris plaisir à exhiber, à déployer, comme pour appeler - en vain - la caresse. Il aimerait tant être saisi par surprise. Avez-vous jamais été attentif à cette frustration qui se manifeste jusque dans les maisons de soins pour vieillards ?

Mais « installé dans la vie », lui aussi complexé par son éducation, il n'ose plus parler de ses envies. Ou il les impose sans réel partage. Ou il ne les suggère qu'à mots et gestes tellement timides qu'ils en sont imperceptibles. Il n'a plus confiance en lui. Il craint le ridicule, l'impuissance, le refus humiliant d'une compagne trop prude, distante ou rigide dont il semble avoir oublié qu'il lui faut d'abord éveiller le désir, se donner le temps ou la force d'approcher, patiemment, de « dégeler », de séduire.

C'est le temps, par-delà la lassitude et les turpitudes, de reprendre humblement le bâton du pèlerin, le chemin de la rencontre, d'inventer avec l'âge d'autres façons d'aimer.

Car la vie n'est faite ni pour le travail, ni pour le service, pas même pour les enfants ni pour sa propre perfection dans l'espoir d'un nirvâna improbable et égoïste.

Vivre, s'épanouir en aimant l'autre qui nous aime, l'Autre incarné, concret, physique, charnel, dissemblable, sans quoi nous restons égocentrés, nous n'embrassons que notre image.

Oser sortir de soi. Oser dépasser l'affrontement, accepter et valoriser la différence, de nouveau tenter et séduire. Oser la difficile attention aux besoins de l'autre, y compris aux besoins et désirs non sexuels. Oser redécouvrir ou

enfin découvrir le plaisir, d'autres plaisirs, à partager. Oser le demander, le proposer. C'est-à-dire oser la fragilité, la tendresse, la complicité, la parole, l'érotisme, la transgression des frontières, des blocages, des morales, des timidités, des hontes et autres tue-l'amour.

Inlassablement, par delà les incompréhensions, les refus et les déceptions, espérer, comme aux premiers temps, l'épanouissement de l'autre, dont les attentes, les désirs sont distincts des nôtres et ne sont vraisemblablement plus les mêmes qu'aux premiers temps. Continuer à croire en la rencontre, même contre toute apparence.

Pour être reçu, le plaisir doit être donné. Dépassement des plaisirs solitaires, des impatiences adolescentes, des volontés de puissance, des lassitudes. Re-découverte du désir, de la diffi-

cile altérité. Oser aimer.

Condition et signe de la fidélité, signe que nous ne retombons pas en égoïsme, en enfance, ce chemin ne peut - c'est évident - être solitaire. Croire, espérer que chacun peut trouver ou retrouver son manque, le manque de l'autre, de la richesse que chacun des deux peut encore, et sans doute davantage, autrement, donner et recevoir. Jusqu'à laisser partir... de toute façon, un jour... ouvrir les bras, consentir : c'est la vie.

Jacques Bufquin

### citations définies...

Partage de réflexions, témoignages, transmissions d'informations pratiques, ce livret ne prétend pas épuiser le sujet. Grâce aussi aux lecteurs, il souhaite ouvrir un dialogue - à divers niveaux - avec des suites possibles, si l'interactivité fonctionne.

Il facilitera le débat et, espérons-le, la nécessaire découverte de « l'autre » pour la libération des esprits et l'épanouissement des cœurs et des corps.

YVES GRELET

**SEXUALITÉ** : instinct fondamental, énergie reliant l'homme à tout l'univers du vivant, depuis la bactérie jusqu'à lui, en passant par l'ensemble du monde végétal et animal.

La sexualité est partout où est la vie. Elle est l'énergie de cette vie.

Elle n'est pas « un compartiment étanche » mais « irradie toutes les relations humaines ».

ALAN WATTS

La sexualité est une force anarchique, orientée vers le plaisir, l'épanouissement de l'individu, autant que vers la perpétuation de l'espèce. L'homme est dans l'univers, le seul être à la fois conscient de sa force et de ses nombreuses dérives. Il lui appartient de la canaliser, de lui donner une orientation, de définir son rôle dans la société.

Aux ordres imposés par des religions toutes puissantes doivent succéder des recherches et des débats fondés sur les expériences vécues et sur l'observation à la fois scientifique et réalisée en empathie avec les personnes.

MARIE-PAULE DÉFOSSÉZ

# Considérations savantes ou de bon sens

De l'inachèvement à la plénitude

<sup>1</sup><sup>E</sup> CONSTATATION : La femme est apte à se faire pénétrer, féconder. Avec l'adolescence, si son milieu naturel ne l'a pas bridée, elle en ressent normalement le désir, le besoin, comme un manque. Elle seule peut parachever l'homme, le rendre fécond, le conduire à l'état adulte de conjoint, de père. Elle peut mettre au monde non seulement ou d'abord des enfants, mais des élèves, des œuvres d'art, des entreprises, des politiques, tout ce qui grandit l'humanité... Elle y trouve son plaisir, son épanouissement.

L'homme, le mâle, est fabriqué pour féconder, pour répandre la semence. Il en a le désir, le besoin, même si, à l'adolescence, le carcan culturel peut l'amener à fuir la rencontre nécessaire à cette maturation... Il peut, en partageant cette jouissance, faire de la femme une mère ; mais aussi effectuer « le geste auguste du semeur », initier une œuvre artistique, technique, scientifique, sociale, tout ce qui féconde l'humanité... Il y trouve son plaisir, son épanouissement.

Le désir d'être désirable, reconnue, caressée, embrassée, pénétrée, bref de réussir pour la femme ; le désir de pénétrer, de mettre en valeur sa virilité, d'embrasser bref de réussir pour l'homme sont sources du plaisir. Sachant que nous sommes tous, plus ou moins, à la fois féminins et masculins.

<sup>2</sup><sup>E</sup> CONSTATATION : le sexe avec ses besoins nous pousse donc à entrer en relation. La femme, l'homme, chaque

individu avec sa dualité indiquée ci-avant, est un être inachevé, normalement insatisfait tant qu'il ne parvient pas à combler son manque, à assouvir avec autrui - pour un temps - son désir toujours renaissant, à prendre avec autrui un plaisir qu'il ne peut finalement prendre qu'avec autrui.

Non pas seulement un plaisir fugitif de n'importe quelle femme ou de n'importe quel homme avec n'importe quelle femme ou n'importe quel homme au gré de leurs fugitives envies ; non pas un plaisir possessif, exclusif ; c'est-à-dire non pas un plaisir égoïste, solitaire, une masturbation de préadolescent - fut-elle à deux ou à plusieurs - étape sans doute nécessaire mais étape seulement.

Mais les plaisirs mêlés de tel être avec tel être, parce que c'est elle, parce que c'est lui, la plénitude du plaisir parce qu'il est partagé, parce qu'il est achevé. Participation de l'humain à l'accomplissement de « l'Image de Dieu » selon la Bible, « communication mutuelle » en quoi l'amour consiste selon les Exercices Spirituels d'Ignace de Loyola.

<sup>3</sup><sup>E</sup> CONSTATATION : Pour qu'il y ait une vraie rencontre, il faut donc que chacun des deux ait conscience de son manque et du manque de l'autre, de leur inachèvement sexuel. La simple masturbation, le seul plaisir égocentré, même à deux, sont des chemins vers l'amour quand ils sont étapes vers une rencontre totale, qu'ils y aspirent, même si celle-ci est pour l'instant encore non conceptualisée ou impossible. Par con-

tre faire le choix de renoncer définitivement à la rencontre sexuelle et prétendre en même temps au droit au plaisir solitaire est une fuite de la relation, un signe d'immaturité.

4<sup>E</sup> CONSTATATION : Le sexuel est un fait naturel, inné, comme le besoin de manger, de dormir, de boire et d'uriner. Il ne doit donc y avoir aucune inhibition à en parler. Mais la façon de vivre sa sexualité, comme la façon de manger, de se coucher ou de faire pipi, est liée à la culture. Elle se transmet, se donne et se reçoit, s'apprend avec ses méthodes et ses recettes, s'expérimente avec ses erreurs, ses échecs et ses découvertes. Un traumatisme dans le parcours éducatif, les inhibitions, les silences et les tabous, l'absence ou l'insignifiance d'un parent, ou sa rigidité, les interdits et les morales avec leurs corollaires : les inqui-

sitions, les peurs et les condamnations sont autant de causes d'une transmission mal faite ou non faite, d'une inculture, d'un blocage qui perturbe ou empêche la prise de conscience du manque, du désir de partage, de plaisir, et d'amour, de l'inachèvement sexuel.

Je crois avoir suffisamment pesé mes mots, de façon à ne pas oublier, entre autres, les célibataires malgré eux, les handicapés pour lesquels toute vie sexuelle normale est impossible ; à intégrer sans réserve l'homosexualité, le célibat choisi, dans la mesure où il s'efforce loyalement d'être continent ; mais aussi à ne pas ouvrir la porte aux fausses sublimations, spiritualisations et autres dérobades.

Jacques Bufquin

#### UN DIALOGUE NÉCESSAIRE

L'évolution des mœurs sexuelles et particulièrement la banalisation de l'homosexualité interrogent les limites du mariage, de la famille et de la filiation. Les sociétés et les religions offrent des réponses variées selon qu'elles arment les normes à une révélation, à une tradition, à la science ou à la démocratie. Ainsi, en matière de morale sexuelle l'Eglise catholique argumente habituellement à partir du concept de « loi naturelle » dont on ne peut nier que les contours soient assez flous, et la lecture rarement débattue. Dans ce contexte, les experts – théologiens, anthropologues, psychanalystes, etc. – se voient confier la charge de définir le contenu des normes, et d'en authentifier l'autorité. Observateurs des conditionnements socio-historiques qui entrent là en jeu, certains sociologues proposent d'appliquer à la sexualité les critères d'analyse et d'évaluation communément utilisés dans les sociétés démocratiques en

matière d'économie ou de nationalité par exemple. Autrement dit, le contenu et le statut des normes sont affectés par l'histoire, et relèvent aussi, à ce titre, du débat politique. L'actualité de ces questions, leur inscription dans les débats de société, rendent chaque jour plus nécessaire un dialogue qui ne les élude pas. Faire se rencontrer et débattre les protagonistes d'un sujet aussi fondamental et déterminant pour l'avenir que générateur de passions nous concerne au premier chef. L'Esprit n'étant pas le monopole d'une hiérarchie, il en va de la responsabilité sociale des chrétiens et, à travers eux, de l'image même du Dieu créateur. La confrontation de sociologues, de philosophes et de théologiens moralistes, de psychanalystes, de biblistes, et d'historiens des religions entre autres, déborde le cadre de ce hors série. Nul doute que les membres de Parvis voudront continuer à s'inscrire dans cette recherche.

J. C.

# À la recherche d'une éthique de la sexualité

La place de la sexualité  
dans l'existence humaine

La sexualité a une importance fondamentale pour l'épanouissement de l'individu et la cohésion de la société. Même si elle s'exprime différemment selon les personnes, les époques et les civilisations, elle est porteuse de sens pour chaque être humain ; la façon dont elle est vécue influe sur l'histoire des sociétés.

La régulation historique  
de la sexualité par l'Église et l'État

Toutes les civilisations et toutes les religions ont établi des normes, souvent extrêmement détaillées, encadrant le comportement sexuel. Depuis le Moyen-Âge, l'Église catholique, reprenant la tradition du judaïsme de l'Ancien Testament, a tenté d'imposer par toutes sortes de contraintes des règles draconiennes.

Parce qu'il crée, élève et éduque des enfants, le couple est une cellule de base de la société. Il contribue à transférer aux générations suivantes les valeurs qui font la cohésion de celle-ci. Pour cette raison, l'État reconnaît le couple, encadre sa constitution, son développement et sa rupture, en affirmant son autonomie par rapport au pouvoir religieux.

Ces repères profanes et religieux ont été remis en cause par la mutation extrêmement rapide de la société au

XX<sup>e</sup> siècle, portée par la contraception, le mouvement féministe, les idées de mai 68, le concile Vatican II, et récemment, le sida, le mouvement des homosexuels...

Les positions doctrinaires rigides de l'Église catholique depuis cinq siècles, les contraintes morales qu'elle a imposées pour les faire respecter apparaissent aujourd'hui intolérables à une majorité de l'opinion publique des pays occidentaux.

Le vécu de la sexualité  
de nos jours

La sexualité est vécue aujourd'hui selon une grande variété de modalités.

L'opinion publique, dans une grande partie de toutes les classes d'âge, et particulièrement des jeunes, a banalisé de nombreuses formes de sexualité en rupture avec le cadrage imposé par l'Église catholique.

Pour une grande part, ces comportements constituent la reprise de responsabilité des hommes et des femmes sur leur corps, et la reconnaissance de leur liberté.

Toutefois, beaucoup de contemporains ont rejeté le bébé avec l'eau du bain, et valorisent, sans considération des valeurs d'humanité qui fondent la sexualité, toutes formes d'expression de celle-ci, du moment qu'elles sont opposées à ce que l'Église catholique a tenté d'imposer jusqu'aux années 1960.

La libéralisation de la pratique sexuelle constitue ainsi une nouvelle pensée unique, opposée à celle d'il y a quelques décennies, qui risque, à travers la « dictature du plaisir », d'entraver le bonheur à deux.

L'explosion de la sexualité, sa médiatisation effrénée et la croyance généralisée que tout est possible en matière sexuelle, ont également facilité le passage à l'acte vers la délinquance sexuelle, toutefois majoritairement rejetée par l'opinion publique : le viol, et ses formes collectives, les tournantes ; la pédophilie, qui réduit les enfants au rôle d'objet sexuel des adultes ; l'inceste ; le tourisme sexuel, nouvelle forme d'exploitation des peuples dans la misère.

La sexualité se vit selon deux orientations différentes :

- du fait de son objectif biologique polarisé vers une rencontre porteuse de fécondité procréatrice, elle se manifeste principalement par l'attraction vers l'autre sexe, complément ressenti comme indispensable à la finitude de notre état d'être humain. L'être humain a besoin de son contraire pour s'épanouir ;

- mais, elle est aussi une attraction ambiguë, ambivalente en tout être humain. Chez une partie d'entre eux, elle est prioritairement orientée vers le même sexe : l'homosexualité permet à ceux qui la vivent d'exprimer une tendresse, un échange, un partage qui peuvent également engager profondément ou définitivement leur existence.

Le vécu du couple de nos jours

La sexualité est, pour beaucoup d'hommes et de femmes, une simple jouissance corporelle, totalement ou partiellement coupée de l'expression d'un sentiment réciproque, avec un par-

tenaire occasionnel ou précaire. Cette modalité tend à devenir un passage très fréquent de l'évolution de l'individu.

Toutefois, l'élan de la sexualité est ordonné vers une relation personnelle étroite entre les partenaires, et eux seuls, et tend donc à s'inscrire dans une vie de couple incluant, par un libre choix, l'assistance mutuelle, le désir de la durée de cette relation, l'engagement réciproque. L'existence de ce désir en nous signifie que l'être humain a besoin d'un partenaire de vie privilégié (« il n'est pas bon que l'homme soit seul »).

Si l'ouverture à la procréation et à la prise en charge d'enfants jusqu'à leur majorité demeure l'objectif d'une majorité de couples, la régulation des naissances est devenue une culture presque universelle dans les pays occidentaux.

Les valeurs acceptées par la majorité de nos contemporains

Dans notre monde occidental aujourd'hui, le vécu de la sexualité est sous-tendu par des valeurs très majoritairement partagées :

- la sexualité est un choix personnel, dans lequel personne ne peut s'immerger de l'extérieur ;

- les choix en matière de sexualité sont respectables, même s'ils sont minoritaires (à l'exception de graves atteintes aux personnes, citées ci-dessus) ;

- le couple se forme par choix mutuel, et non par la contrainte d'aucune autre personne ou institution, notamment la famille ;

- le couple a besoin d'une reconnaissance sociale : amis, famille ;

- le couple a besoin d'être reconnu par les institutions publiques pour prendre sa place officiellement dans la

société en tant que couple constitué avec une volonté de durer ;

- dans le cas d'un échec du couple, chacun de ses membres peut repartir dans un nouveau couple ; l'expérience acquise peut lui apprendre à mieux construire celui-ci.

#### Bases d'une éthique de la sexualité

Ces valeurs communément acceptées sont la traduction dans la vie quotidienne d'aspirations profondes liées à la nature de l'être humain, homme et femme.

La remise en cause des repères bâtis par les civilisations et les religions a ébranlé une partie du socle d'humanité nécessaire à un développement harmonieux de la sexualité.

Il est aujourd'hui nécessaire de reconstruire une éthique sexuelle, sur la base de l'expérience partagée, des connaissances et recherches historiques, anthropologiques, philosophiques, psychologiques, sociologiques, juridiques et religieuses en matière de sexualité. Cette éthique pourrait s'exprimer approximativement de la façon suivante.

#### La sexualité, rencontre de personnes

La sexualité, au-delà d'un plaisir partagé des corps, est une rencontre de personnes. Elle ne peut épanouir en profondeur les personnes que lorsqu'elle est l'expression d'un sentiment d'accueil de l'autre, de connivence, de partage de chacune de celles-ci vers l'autre : sentiment qui tend à se prolonger jusqu'au soutien réciproque de la personne et du projet de l'autre, au choix d'un compagnonnage affectif exclusif avec lui.

La sexualité implique, comme toute relation humaine, le respect réciproque des partenaires et de leurs droits. C'est la seule obligation et le seul interdit, dont découle toute morale sexuelle : le partenaire n'est pas un simple objet sexuel. C'est le fondement philosophique des interdits qui, outre l'inceste, demeurent, dans l'inconscient collectif : le viol et la pédophilie.

Ce respect implique, évidemment, le refus de tout comportement constituant un risque pour le partenaire, ou pouvant lui transmettre des maladies sexuellement transmissibles, et notamment le sida.

Il entraîne donc l'utilisation systématique des moyens efficaces pour y parvenir, notamment le préservatif.

#### La durée dans la vie de couple

L'attente profonde de tout homme et de toute femme vivant en couple est le partage d'un projet commun intégral et de leurs deux existences. Ceci implique une volonté sans faille de fidélité réciproque.

Ce partage en couple implique une solidarité avec le partenaire dans la totalité des facettes de son existence (santé, travail, argent, famille, etc...).

Le couple est le lieu naturel, privilégié de la prise en charge matérielle et de l'éducation d'enfants. La responsabilité à l'égard d'enfants implique la stabilité du couple pendant près de deux décennies, et, à tout le moins, si celui-ci vient à se rompre, la stabilité du couple parental.

Le couple a seul la responsabilité de décider de la mise au monde d'enfants par un double oui de chacune des personnes, homme et femme.

Les membres du couple qui ont choisi

de faire durer leur relation, recherchent, lorsqu'ils se trouvent en situation de conflit, tous les moyens possibles pour parvenir à conforter ce choix.

Toutefois, si la rupture apparaît comme le meilleur choix pour permettre l'épanouissement de la vie des deux personnes qui le composent, les modalités de celle-ci doivent être réglées d'un commun accord. La rupture est un échec du couple par rapport à des objectifs acceptés, mais pas nécessairement un échec des personnes. Ce ne peut être une cause de rejet par la société ou la communauté de croyants.

Par suite des divorces et séparations, la vie familiale se présente aujourd'hui sous des formes variées, notamment les familles recomposées. L'autre membre du nouveau couple, élevant des enfants, nés de son conjoint, est également pour ceux-ci un référent qui s'ajoute au couple parental, dans un statut qui reste à définir.

Rôle des États  
et institutions internationales

#### LES ÉTATS

Les obligations réciproques du contrat de couple, implicite ou explicite, découlent de ces fondements anthropologiques. Les règles civiles qui vont dans ce sens sont une charte du comportement humain en la matière.

La déstabilisation de la famille comme cellule de base de la société sape les fondements collectifs du vivre ensemble, et amplifie les comportements d'incivilité, qui débouchent sur les violences urbaines, le moindre respect de l'intérêt collectif. L'État soutient donc le couple et son inscription dans

la durée, parce qu'il est une cellule de base de la société, qui transmet aux générations suivantes les valeurs qui font la cohésion de celle-ci.

L'État, garant des conditions de vie et d'éducation des enfants, doit donner un cadre stable à tous les modes de vie de couple, y compris des couples homosexuels en charge d'enfants.

L'État ne fait ainsi que préciser les obligations du Code Civil de ne pas porter préjudice et de ne pas faire violence aux personnes, ce que les jeunes appellent tout simplement « le respect ». C'est le sens de l'institution légale du mariage.

Les concubins peuvent également s'engager entre eux, dans le même sens, sans « graver leurs noms au bas d'un parchemin », sans demander de reconnaissance officielle.

L'État soumet la dissolution du mariage à des règles et légalise les conditions du divorce.

L'État peut être amené à modifier le statut du couple, créer des institutions nouvelles (contrat de coresponsabilité parentale, reconnaissance légale du couple homosexuel, création d'un statut légal de « conjoint du parent » etc...) pour adapter le cadrage sociétal aux réalités de la vie de couple aujourd'hui.

Pour participer aux modifications de ce cadre juridique, il doit ouvrir une concertation très large de tous les groupements philosophiques, religieux, associatifs, familiaux, civiques, et attendre qu'un consensus majoritaire dans l'opinion se dégage pour légiférer.

#### RÔLE DES ÉGLISES

Les règles religieuses qui vont dans le sens des fondements anthropologiques de la sexualité, issus de recherches

historiques, philosophiques, sociologiques, juridiques et religieuses, sont une charte du comportement humain en la matière. Celles qui n'en découlent pas ou contrecarrent ces objectifs sont des restes de préjugés ou de tabous qui ne méritent pas d'être considérées comme des règles de conduite humaine.

Le rôle des Églises chrétiennes n'est pas d'imposer des règles précises de comportement ; il est de transmettre aux croyants les paroles qui leur donneront une motivation supplémentaire pour canaliser la sexualité vers des expressions de respect du partenaire, favoriser l'objectif d'un couple harmonieux, aimant et fidèle, ouvert au don de la vie à des enfants au rythme qu'il décidera.

Les Églises, en fixant des objectifs en matière de sexualité, adressent des appels à un idéal capable d'entraîner les personnes vers un bonheur plus complet, et la société vers un équilibre respectueux de tous. Elles doivent respecter les cheminements de chacun, et libérer les croyants de toutes les obligations de nature sexuelle qui constituent un abus de pouvoir spirituel de leur part (condamnation sans nuance de la masturbation, des relations sexuelles hors mariage, de l'homosexualité, de la contraception, de l'avortement...).

Le message de l'Église chrétienne pourrait rappeler ces orientations.

La sexualité implique dans tous les cas le respect de l'autre ; la sexualité n'a pas pour finalité dernière le plaisir, mais l'attachement, la tendresse et la partage entre deux personnes ; la sexualité est orientée vers une relation d'un homme et d'une femme pour toute la vie. « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni » ; le couple créé avec la

volonté de durer toute la vie est le meilleur cadre pour la prise en charge d'enfants.

L'avenir de la société est conditionné par une maîtrise individuelle et collective de la sexualité. La seule recherche dans la sexualité d'une satisfaction individuelle ne peut que conduire au déchirement du tissu social. Le couple a la responsabilité de sa fécondité et des moyens de celle-ci. L'Église participe dans cet esprit à l'éducation à la contraception, et peut inviter les croyants à éviter l'avortement, tout en respectant leur choix final éclairé et la législation mise en place par la société civile.

Lors de la rupture d'un couple, les institutions religieuses, après avoir tenté d'appuyer une conciliation interne au couple, favorisent ce qui permettra à chacun de retrouver un équilibre de sa personnalité, y compris à travers la construction d'un nouveau couple. Elles doivent cesser de considérer cette situation comme une faute donnant lieu à sanction, et ne pas priver de leur soutien ni rejeter les personnes dans cette situation en cas de nouveau couple ou de remariage. Les divorcés remariés doivent avoir les mêmes droits que les autres dans les communautés de croyants ; la célébration de leur mariage, sans être sacramentelle, doit pouvoir être accompagnée par la prière de la communauté.

Philippe Brand

# À la rencontre d'un autre cœur et qui se reçoit de lui...

(extrait du poème Clair de Femme)

Je crois en Jésus, un petit  
homme, né comme tout homme  
d'un ventre maternel : le vouloir  
amoureux aime Dieu  
vers une femme qui de tout son  
corps et de tout son cœur  
lui dit Oui. Un Oui qui vient du  
fond des âges  
et se destine jusqu'au dernier  
des vivants.

Désormais le plus infirme, le plus  
infirme des désirs,  
s'il est vrai, inscrit sa trajectoire  
dans la courbure immense  
d'un autre Désir.

Et la présence de Dieu au ventre  
d'une femme  
interdit à jamais toute dérision,  
tout mépris,  
tout interdit, hormis celui de ne  
pas aimer.

Je crois en ce fils de Marie qui  
savait, qui aimait écouter les fem-  
mes,  
passer du temps avec elles et se  
réjouir de leur présence.

Sa mère et beaucoup d'autres en  
savaient plus long sur son cœur  
que bien des mâles farauds  
d'hier et d'aujourd'hui  
qui furent qui demeurent mal-  
gré tout ses disciples.

Aucune doctrine, aucun dogme  
n'épuisera jamais  
ce qui se devine d'un cœur  
vivant  
qui s'avance jusqu'au bout de  
lui-même  
à la rencontre d'un autre cœur et  
qui se reçoit de lui.

Je crois en cet homme fatigué  
assis, sur le coup de midi,  
à la margelle d'un puits  
Et qui se désaltère à la fontaine  
scellée

qu'est le cœur d'une femme.  
La Samaritaine n'était pas n'im-  
porte qui :  
les disciples restent à distance,  
intrigués, scandalisés, envieux  
peut-être : il « ose »...

Paul Baudiquey

## Sexuation et sexualité

**E**n amont de la sexualité, la sexuation, capacité de reproduire le vivant que nous partageons avec les autres espèces. Peut-être n'est ce pas inutile de se le rappeler pour marquer l'étape entre ce que nous partageons avec les animaux qui nous sont proches et ce qui est nôtre, l'humanisation. À eux l'instinct. À nous à la fois les richesses de l'instinct mais sa nécessaire gestion selon les possibilités et les responsabilités de notre histoire Humaine<sup>1</sup>. Eux, règne animal et végétal connaissant les mutations, mais pas l'histoire.

Interrogée, bousculée par un présent qui a connu plus que toutes les autres époques non seulement des changements mais de véritables retournements et ruptures, je ne parviens pas à m'offusquer de ce que l'on plaçait avant-hier encore sous le label de « sexualité ». Et je voudrais, modeste et réaliste, me souvenir de ce qui s'est inscrit dans notre psyché la plus profonde, dans nos comportements les plus spontanés ; de cet archaïsme personnel et collectif, recouvert d'autres expériences mais toujours présent et que je préfère dit qu'ignoré, géré que nié.

Si des bouleversements et ruptures survenues on peut montrer qu'elles sont « en chaîne » - causes et conséquences entrelacées -, et s'il paraît évidemment simpliste de prétendre qu'un

seul des deux sexes en serait affecté, on peut cependant repérer où les changements se sont manifestés le plus directement : ce sont les nécessités et raisons de la procréation, le statut des femmes, celui de la parentalité, la nouvelle donne de parité entre les sexes. Et l'on voit combien l'éthique et la morale, l'art, la culture, les sciences religieuses sont elles aussi interrogées et chamboulées par la remise en question des valeurs systématiquement couplées avec certains statuts, par exemple, entre autres et pour faire vite, la loi « naturelle » comme volonté divine, la soumission sacrificielle « essentiellement féminine », l'attitude combative « naturellement » masculine etc...

Les changements sont profonds et il n'y a rien d'étonnant à ce que nous nous interrogeons aujourd'hui avec angoisse et passion sur tout ce qui touche aux différentes modalités du désir et du vivre ensemble, que la sexualité justement informe et conduit.

En même temps, nous découvrons mieux son tracé : exigences et bienfaits sans l'obligation aveugle de la procréation mais gardant un lien avec ce pouvoir-là, vécu diversifié qui s'exerce en hétérosexualité ou homosexualité et, déjà, nous interroge aussi le Queer qui refuse même ces repères et fixations<sup>2</sup>.

Ce cahier ne pourra évidemment pas faire droit à tous les retournements et

expériences. Et moins encore rappeler en amont le pourquoi des évolutions et considérer les raisons et où se love le refus des changements.

Je voudrais quant à moi proposer, même en survol, quelques considérations sur des réalités qui me paraissent investies d'une importance capitale. Mais on perçoit d'emblée combien il est difficile de les aligner, tant elles se portent dans leurs enchaînements pour décrire la configuration nouvelle d'aujourd'hui. Sexualité que l'on bornait hier par les statuts, les rôles, les devoirs impartis aux deux sexes, sexualité que nous investissons aujourd'hui de possibilités aussi libres que le sont les personnes mais qui, pourtant - je le crois du moins - garde contingences et exigences. Et heureusement, en aval, sa part de mystère, de non-dit, de tracé non accompli.

Au creuset du statut de la femme

Ce n'est qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle que la nécessité de la mise au monde s'est inversée en renversant à la fois modalités et conséquences de la transmission de la vie. Voilà que ce qui avait fait défi pendant des millénaires - au XVIII<sup>e</sup> siècle, on mettait encore plus de six enfants au monde pour en garder trois -, ce qui était si pénible, dangereux, maudit parfois, ce qui accusait une disparité incompréhensible et irrecevable entre les tâches du géniteur et de la génitrice - à tel point qu'il avait bien fallu soupçonner celle-ci d'une tare et d'une faute -, voilà que ce pourquoi hommes et femmes avaient bandé leurs énergies et spécialisé à outrance des différences exacerbées, ce « défi » se présentait tout autrement : la vie assurée en quantité sur terre posait

violemment le problème de sa qualité Humaine.

On comprend que le statut des femmes s'en est trouvé peu à peu transformé et pourquoi elles ont intériorisé culpabilité et devoirs, fragilité et ténacité. Des savoir-faire aussi, à côtoyer de plus près les naissances et leur mort, des qualités que certains veulent encore dire « essentiellement féminines » sans considérer que les hommes y prennent désormais leur part et qu'hommes et femmes y reconnaissent tous deux les imbrications de la culture et de ses apprentissages.

Peut-on - de quel droit et pourquoi ? - corseter encore l'un des deux sexes, un seul, le sexe féminin en invoquant pour lui nature, essence, vocation, fonction : Dieu créa la femme pour la maternité, entend-on encore de la part d'autorités catholiques... Quelle sexualité d'échanges libres et responsables espérer entre deux faux partenaires dont l'un jouit du plein statut ontologique d'humanité, sans condition, sans restriction, sans fonction assignée tandis que l'autre resterait créée pour..., liée à..., redevable de... limitée par... ?

Privilège du manque et du désir : l'Autre

Jeune, j'ai écrit des sottises... soupçonnant la démarche homosexuelle de rechercher le ou la même.

Je comprends aujourd'hui que ce n'est pas toujours l'autre sexe qui fait, dans tous exercices et toujours, le ou la partenaire privilégié/e.

Pour autant, la reconnaissance de l'autre sexe - le seul autre sexe car il n'en est que deux même si leurs modalités de rencontres varient - me paraît être l'accès indispensable à la sexualité en

tant que celle-ci ouvre, avec la reconnaissance de notre manque et de notre désir, la possibilité de nous construire chacune, chacun, grâce au respect pour les Autres. Cette reconnaissance des richesses de l'altérité, ce respect pour l'Autre dans ses différences vivantes et créatrices, je les place, je les fête, à la base de la vie personnelle et communautaire. Il y a là quelque chose qui (est) de l'ordre de l'acceptation de l'Humain, un rendre grâce pour la filiation liée à la sexualité : il faut un patrimoine et un patrimoine génétique à concurrence égale pour appeler à la vie, superbe symbole d'une richesse d'Humanité qui se conjugue en deux sexes différents et égaux.

Mais nous souffrons de ne pas encore avoir appris que ces échanges, que conduit le jeu du manque et du désir, de la différence et ressemblance, de la demande et du don, ne peuvent être que paritaires. On croyait se respecter entre hommes et femmes. Le christianisme y a pour sa part contribué. Mais dans des conditions d'être au monde qui se sont transformées : aujourd'hui les droits de la personne ainsi que la parité entre les sexes veulent être reconnus. Comme un dynamisme de rencontre, nos différences sexuées. Et non plus dans l'ordre du destin et des rôles définitivement tracés. La sexualité y joue de multiples partitions selon les cultures, les âges et les personnes.

Pourtant tout aussitôt, me voici prête à reconnaître, comme un mystère, la sorte de disparité apparente qui demeure encore, réduite mais réelle, entre ce qui incombe à une mère – grossesse et accouchement – et ce que nous vivons comme part du père. Je ne sais pas si cela demeurera toujours, ni

exactement ce qu'il faut en penser... Aboli en tout cas l'ordre du rachat et destin, des devoirs. Nos différences ne se conjuguent plus comme hier et assurément pas non plus comme demain. Mais la parité des sexes en fonde la dynamique nouvelle.

Un bel exemple trop peu connu en est inscrit dans la Convention des Nations-Unies sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDAW). Adoptée en 1974 et signée plus largement que toute autre : après avoir posé que les modalités de maternité demandaient protection, sans pour autant jamais permettre la discrimination féminine, la convention pose plus de soixante fois la co-responsabilité de l'homme et de la femme dans tous les domaines mais jamais ne suppose quelle serait leur spécificité ou spécialisation réciproque. L'Église catholique adopte pour sa part une toute autre attitude, qualifiée justement désormais de sexiste.

Dire Dieu autrement

Je trouve merveilleux que les mystiques, les poètes et même les théologiens aient spontanément choisi ce que nous avons de meilleur pour dire Dieu. Et merveilleuses, déjà, ces ruptures où le Dieu masculin se disait en tendresse utérine, en souci de père et de mère, se laissait convaincre par des femmes en rupture sociale et puis, comme le retrace le cantique des cantiques, acceptait la quête où se confondent demande, don, réception, reconnaissance, attente et poursuite et où perdent tout sens, activité et passivité, rôles, statuts et privilèges de sexe.

Mais ce Dieu était représenté au mode patriarcal. L'alliance entre Dieu et

son peuple pouvait se figurer dans les termes mêmes de la sexualité. Elle coïncidait avec le rapport ontologique et sociétal entre hommes et femmes. Peuple et femme, alors en état de sujétion par rapport à l'homme, se trouvaient gratifiés par une alliance d'amour qui venait transcender leur condition d'inégalité.

Et comment donc, nous - chrétiennes et chrétiens - ne serions-nous pas secoués jusqu'au doute en considérant que c'est le blocage de cette typologie patriarcale, modèle bien défini et clos pour les deux sexes, modèle aujourd'hui caduc, rejeté et prohibé par nos lois - qui structure encore l'institution catholique romaine ? Il n'est pas possible d'analyser ici les textes officiels récents<sup>3</sup> qui témoignent de ce fait : la hiérarchie ne déclare plus directement ce qui est devenu irrecevable, c'est-à-dire le fondement de la construction cléricale masculine à cause de l'incapacité et infériorité de la femme. L'argument est plus perfide, subreptice, qui pose à la fois la supériorité et l'infériorité de la femme, au déni de son égalité ontologique avec l'homme. Et le rappel des arguments contre l'ordination des femmes appuie cela par une typologie sans équivoque : seuls les hommes peuvent être prêtres parce que le prêtre représente le Christ. Une autre typologie sexuée y ajoute sa partition : on n'ose plus prétendre que le Christ est un modèle masculin mais l'on clame que Marie est en tout cas le modèle obligatoire de la féminité. Et il est évident que cette typologie-là redit et retrace à sa façon symbolique mais radicale les différences d'autrefois dans les statuts, rôles et responsabilités des deux sexes ; il est évident encore que ceci est deve-

nu contraire à l'affirmation de la parité ; contraire même à ce qu'affirmait déjà Thomas d'Aquin sur l'égale plénitude, entre hommes et femmes, des grâces du baptême.

Si je m'étends à discerner cet axe patriarcal masculin/féminin, à montrer qu'il reste le pivot sur lequel se crispe et cramponne l'organisation cléricale romaine, ce n'est évidemment pas pour ignorer les autres aspects de ce que celle-ci dit sur la sexualité. Mais je fais l'hypothèse que son refus des changements culturels, sa crispation sur une loi « naturelle » voulue par Dieu, son déni des possibilités de modalités différentes pour vivre sexuellement entre partenaires, restent nouées à une conception patriarcale, hiérarchique et fonctionnelle de la sexualité et de la sexualité.

Le retard d'avec la société civile est devenu un déni des valeurs, avancées et espérances de celle-ci. Il est pathétique que face aux discours trompeurs qui traitent la sexualité comme un bien de consommation, comme un commerce, comme un pouvoir, un amusement médiatique, l'institution romaine ne puisse plus témoigner positivement. Son message est aujourd'hui inaudible et brouillé par son contre-témoignage même : elle trompe le sens d'une sexualité vivante et Humaine en refusant à la féminité sa pleine capacité et responsabilité de partenaire.

Heureusement, pour quelques-unes et quelques-uns, et grâce au courage créatif d'Églises-sœurs qui ont rompu avec le principe du sexisme patriarcal, le christianisme, lui, continue, aujourd'hui comme hier, à parler de transcendance et de fidélité d'alliance établie par Dieu/e dans les modalités

**Il est pathétique que face aux discours trompeurs  
qui traitent la sexualité  
comme un bien de consommation,  
l'institution romaine  
ne puisse plus témoigner positivement.**

anciennes mais aussi nouvelles, bienfaits et exigences, d'une sexualité reconnue comme grâce de vie, de croissance personnelle et d'échanges. Nous croyons alors que cette sexualité peut générer des partages et solidarités qui nous attachent plus profondément à notre communauté Humaine dans ses filiations, ses transmissions et ses espérances de progrès. Nous pouvons aussi lui trouver encore des symboles, un langage, et des apprentissages pour nos rapports à Dieu/e.

Marie-Thérèse van Lunen Chenu  
Femmes et Hommes  
en Église/Genre en christianisme

<sup>1</sup> Pour contourner l'androcentrisme de la langue française et faire droit au langage inclusif en référant à l'Homo et non au seul vir, j'ai choisi, faute de mieux, de gratifier l'Humain de sa majuscule.

<sup>2</sup> Un mouvement qui se donne pour principale tâche la déconstruction de la norme hétéro-sexuelle, perçue telle une orientation sexuelle parmi d'autres (homosexuelles et transsexuelles). Le Queer va au-delà de la

théorie du genre qu'elle accuse, ainsi que le féminisme traditionnel, de contribuer à la construction sociale de la bipartition des corps sexués. Judith Butler désormais traduite en français – Trouble dans le genre, Pour un féminisme de la subversion, Paris, Éd. La découverte, 2005 ; Défaire le genre, Éd. Amsterdam, 2006 - est la principale représentante de ce courant qui érige en symboles non seulement l'homosexualité, mais la transexualité et les cas d'hermaphrodisme. Sa pensée est jugée intéressante et porteuse par Alain Touraine, Le monde des femmes, 2006.

<sup>3</sup> On pourra lire des Cahiers de l'Atelier, La part des femmes, N° 503, juillet-septembre 2004, Les Éditions ouvrières, 112 p. ; Le Courrier de Jonas, N° 127, décembre 2005.

# La sexualité, dimension de toute relation humaine

« Dieu créa l'homme à son image [...] Il le créa homme et femme [...] Dieu vit tout ce qu'il avait fait et vit que c'était très bon. »

L'intuition première du livre de la Genèse est donc que la sexualité est foncièrement bonne. Il est capital de garder cette perception fondamentalement optimiste de la sexualité, tout en n'ignorant pas les excès et les déviations qui la menacent.

La sexualité est à prendre dans son sens le plus complet, car, au-delà de sa réalité biologique et génitale, elle concerne la personne tout entière, dans sa corporéité, son affectivité, son mode de penser, son être...

Elle marque chacune, chacun, quels que soient sa situation, son mode de vie.

En suscitant l'attirance entre les êtres, elle fait naître les relations et collaborations les plus profondes et les plus vivifiantes, dans le respect des différences. De ces relations à autrui germent les fécondités les plus diverses et se déploie une grande créativité humaine aux multiples aspects. La collaboration entre les êtres, spécialement dans la diversité entre hommes et femmes, est source de réalisations particulièrement intenses dans le domaine de la culture, de l'art, des engagements sociaux et politiques, comme dans l'affinement

de la vie spirituelle et religieuse. La sexualité constitue ainsi pour chacun, quel que soit son état de vie, un facteur décisif d'identité personnelle, dans la dynamique de la relation aux autres. (...)

La découverte des moyens anticonceptionnels, en rompant le lien biologiquement contraignant entre sexualité et fécondité, a joué un rôle décisif dans la prise de conscience de la sexualité comme élan vital de la relation humaine. Aujourd'hui, il est devenu possible d'envisager la sexualité dans son autonomie. Elle n'est plus seulement un élément indispensable de reproduction. La procréation n'en reste pas moins une de ses dimensions capitales, mais dorénavant non par nécessité biologique, mais par choix personnel dans un ensemble de significations qui englobent la fécondité et la dépassent très largement.

D'où naît une attention nouvelle au sens et à la signification de la sexualité. Elle n'est pas un jeu facile. Elle est exigeante, tonifiante. Elle appelle le respect mutuel, l'attention à l'autre dans sa différence, l'ouverture aux grandes valeurs et significations qui font la noblesse et la dignité humaines. Elle requiert, comme dit Péguy, « un cœur perpétuellement tenu à jour ».

Jacques Gaillot, Alice Gombault, Pierre De Loch

(Un catéchisme au goût de liberté - Ramsay)

# Comment Rome en est arrivée là

Il n'est pas nécessaire de remonter à saint Augustin pour comprendre la position du magistère romain d'aujourd'hui sur la sexualité. On peut se contenter de partir d'un article du Code de droit canonique promulgué en 1917 qui résume la doctrine traditionnelle :

« La fin principale du mariage est la procréation et l'éducation des enfants ; sa fin secondaire est l'aide mutuelle des époux et l'apaisement de la concupiscence » (article 1013).

## I. L'enseignement traditionnel du magistère romain

Dans les catéchismes, livres et plaquettes qui, entre les deux guerres mondiales, exposent la doctrine catholique pour les époux et les fiancés, les deux fins du mariage sont sans cesse présentées comme la seule conception orthodoxe du mariage chrétien. Les évêques et les pasteurs insistent d'autant plus sur la primauté de la fin procréatrice qu'en France, en particulier, la baisse de la natalité apparaît socialement dangereuse. Dès que l'on évoquait le mariage, on rappelait l'ordre divin : « Croissez et multipliez-vous » (Genèse 1, 28).

Quant à la fin secondaire (le « remedium concupiscenciae »), il apparaît comme une concession à la faiblesse de la chair mais, cependant, il légitime l'acte sexuel des époux en cas de stérilité. Par contre, la fin première - pro-

créatrice - interdit un usage du mariage qui écarterait délibérément la fécondité. C'est l'origine de la condamnation de la contraception. Les manuels de théologie morale expriment les choses de manière très crue et matérialiste : la semence est réservée au « vase dû » (le vagin) ; la perte de semence est un crime, d'autant plus que l'on s'imagine longtemps que c'est elle qui, en quelque sorte, porte l'enfant : le rôle de la femme est d'une passivité totale ; ce n'est qu'un réceptacle, un « vase »<sup>1</sup>.

Dans cette conception, le plaisir sexuel est admis dans la mesure où il est lié à l'acceptation de la fécondité. Le cardinal Mercier, primat de Belgique, l'avait expliqué de manière ingénue dans une lettre pastorale célèbre, en 1909, consacrée aux devoirs de la vie conjugale : « l'attrait du commerce conjugal » est légitime parce qu'il est « comme un salaire providentiel de l'acceptation des charges de la paternité et des devoirs souvent angoissants et pénibles de la maternité. »

Ajoutons aussi que, pour nombre de moralistes catholiques, par exemple pour l'abbé Viollet, directeur de l'Association du Mariage chrétien, l'idéal pour un couple chrétien est, après avoir donné des enfants à la société et à l'Église, de renoncer d'un commun accord à user du mariage pour s'élever spirituellement. Car, comme l'écrivait en 1949 le R. P. Carré dans *L'Anneau d'or* :

« L'usage de la vie charnelle, usage légitime, risque toujours d'obscurcir

l'esprit, de faire perdre le goût des choses spirituelles. Plus on donne à la chair, plus elle réclame. »

Mais il faut qu'il y ait accord des deux époux pour adopter la continence car le mariage est, pour l'Église, un contrat par lequel chaque époux a donné à l'autre un droit sur son propre corps. Si bien que si l'un le demande, le conjoint doit « rendre le devoir conjugal ».

Voilà en résumé la doctrine du magistère romain. Elle exclut toute activité sexuelle hors du mariage. Cet enseignement est maintenu pendant le pontificat de Pie XII qui renforce même la subordination de la fin secondaire à la fin procréatrice contre toutes les tentatives de rénover la doctrine traditionnelle.

Pourtant, en 1951, dans son célèbre discours aux Sages-Femmes, Pie XII apportait deux éléments nouveaux. D'une part, il légitime la limitation des naissances par l'observation du cycle féminin : c'est la « régulation des naissances » admise alors que la contraception reste condamnée. D'autre part, il condamne la fécondation artificielle en affirmant qu'on ne peut dissocier la procréation (fin primaire) du don réciproque des époux (fin secondaire). Pie XII ouvrait ainsi la voie à la nouvelle formulation de la loi du mariage par Paul VI dans *Humanae vitae*.

## II. La remise en cause de la doctrine du Magistère

Tandis que la Curie romaine avait élaboré avant le Concile un schéma intitulé *De Castitate* - tout un programme ! - qui reprenait intégralement la théorie des fins du mariage, avec leur hiérarchie, les Pères conciliaires écartèrent cette conception malgré la lutte

acharnée de la minorité conduite par les cardinaux Ottaviani et Browne. Dans le chapitre du texte conciliaire *Gaudium et spes* consacré au mariage triomphe une vision personnaliste qui définit le mariage comme la « communauté de vie et d'amour que forme le couple ». La vie sexuelle des époux trouve sa valeur sans que l'on évoque les fins primaire et secondaire.

Pourtant, Paul VI s'était réservé la décision pour trois questions, portant toutes sur la sexualité : celles des moyens de limiter les naissances, du célibat sacerdotal et des divorcés-remariés. On connaît la suite : la réaffirmation de l'obligation du célibat pour les prêtres avec l'encyclique *Sacerdotalis caelibatus* (1967) et l'interdiction de la contraception avec l'encyclique *Humanae vitae* (juillet 1968).

Paul VI stoppait ainsi le courant théologique qui, dans les années soixante, avait progressivement déconstruit la doctrine traditionnelle pour s'orienter vers une liberté de décision en conscience reconnue aux laïcs comme aux prêtres. Rome entendait continuer à contrôler la sexualité des uns et des autres. Et ce qui s'effectue de manière si spectaculaire sur le terrain de la sexualité indique d'ailleurs un tournant capital dans l'histoire du magistère catholique : la réaffirmation de l'autorité de Rome.

Nombre de moralistes ont souligné qu'*Humanae vitae* représente un nouveau point de départ pour la morale sexuelle prônée par Rome. Le cœur de cette doctrine est contenu au paragraphe 12 : Dieu a établi un « lien indissoluble » entre « les deux significations de l'acte conjugal : union et procréation ». Les deux fins du mariage continuaient

ainsi à fonctionner, sous un autre nom, mais il semble qu'il n'y ait plus de hiérarchie entre elles.

En 1975, la déclaration de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi intitulée *Persona humana* confirmait que toute activité sexuelle hors mariage, en couple homosexuel ou solitaire restait « intrinsèquement déshonnête ».

En 1978, le choix du cardinal polonais Wojtyla pour succéder à Paul VI correspond à la volonté romaine de maintenir fermement l'enseignement d'*Humanae vitae* qui avait pourtant suscité tant de scandale et d'incompréhension.

### III. Jean-Paul II ou la rénovation de la doctrine romaine

Dès le début des années soixante, Karol Wojtyla s'était fait remarquer, dans son livre *Amour et Responsabilité*, par son adhésion à une vision personaliste du mariage en même temps que par sa défense de la tradition qui condamne les moyens anticonceptionnels. Ce livre mérite d'être lu aujourd'hui encore parce qu'on y lit le dessein du futur Jean-Paul II : trouver une justification moderne aux vieilles condamnations de l'Église qu'il n'est pas un seul instant question de remettre en cause.

Dans ce livre, Wojtyla nous explique que, dans le mariage, tout le problème consiste à « goûter le plaisir sexuel sans traiter pour autant la personne comme un objet de jouissance ». Comment ? Wojtyla répond : « Pour y parvenir, il faut qu'elles (les personnes) aient toutes deux un but commun. Dans le mariage, ce sera la procréation. »

PREMIÈRE PARTIE DU PONTIFICAT  
DE JEAN-PAUL II (1978-1987)

Pour Jean-Paul II, la doctrine traditionnelle doit être rénovée à partir de deux apports : d'une part, le Concile (et sa vision personaliste) et, d'autre part, *Humanae vitae*. Le pape s'attelle à cette tâche avec ses catéchèses des audiences générales du mercredi, entre septembre 1979 et novembre 1984, soit un total de 130 catéchèses divisées en quatre cycles qui veulent poser les fondements bibliques d'une anthropologie chrétienne. On fait souvent référence à ces catéchèses pour s'extasier sur la nouveauté du discours pontifical sur le corps et la sexualité.

Mais la quatrième série des catéchèses est un long commentaire d'*Humanae vitae* qui, selon J.-P. II, est une « norme de loi naturelle » conforme à la raison et qui concerne donc tous les hommes : c'est ce qu'avait affirmé Paul VI mais J.-P. II ajoutait, dans sa catéchèse du 18 juillet 1984, que si cette norme « ne se trouve pas littéralement dans la Sainte Écriture », elle « correspond » cependant à « l'ensemble de la doctrine révélée dans les sources bibliques » : cette norme appartient donc à l'ordre de la Révélation et oblige tous les catholiques ! L'acte contraceptif devient donc dramatique. C'est la concupiscence et la convoitise de la chair qui expliquent les difficultés pour respecter le rythme naturel de la fécondité. Par bonheur, la chasteté, élément central de la spiritualité conjugale, « se manifeste par la maîtrise de soi, c'est-à-dire comme continence » ; le pape terminait d'ailleurs ce cycle par quatre catéchèses d'éloge de la chasteté et de la continence.

Durant cette période, on doit relever aussi deux actes magistériels majeurs :  
- la publication du nouveau Code de

droit canonique (1983) qui s'inspire tout à la fois, pour le mariage, du texte conciliaire et d'*Humanae vitae* en utilisant l'expression « acte conjugal apte de soi à la génération » (canon 1061) ;

- l'Instruction *Donum vitae* (1987), publiée par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, qui condamne non seulement les expérimentations sur les embryons humains parce que, dès que l'ovule est fécondé, il y a un nouvel être humain, mais la fécondation artificielle, même homologue (entre époux), en reprenant la condamnation de Pie XII en 1958, avec le grand argument de ne pas disjoindre union et procréation.

DEUXIÈME PARTIE DU PONTIFICAT À PARTIR DES ANNÉES 1990, MARQUÉES PAR UN DURCISSEMENT DE L'ENSEIGNEMENT ROMAIN

Le contenu du Catéchisme de l'Église catholique (1992) doit être examiné puisqu'il s'agit de l'acte magistériel le plus important du pontificat. Le Catéchisme contient un chapitre de 12 pages consacré au sixième commandement. Il accumule les références aux textes romains pour mieux souligner la continuité de l'enseignement, de Pie XII à Jean-Paul II (le plus souvent cité) en passant par *Gaudium et spes* (cité dix fois), *Humanae vitae* (cinq fois), *Donum vitae* (cinq fois) et *Persona humana*. Sur les 12 pages, quatre pages et demi sont réservées à « la vocation à la chasteté », deux autres aux offenses à la chasteté, deux autres encore aux « offenses à la dignité du mariage » (union libre, inceste, polygamie et quatre lignes sur la pédophilie) et quatre pages sur l'amour des époux et la fécondité.

Mais surtout, avec l'encyclique *Veritatis splendor* (1994), on assiste au

retour au premier plan de la philosophie thomiste avec le concept de « loi naturelle ». Le dominicain moraliste J.-L. Bruguès, devenu depuis évêque d'Angers, l'a bien souligné. Au n° 40 de l'encyclique, J.-P. Il reprend la définition par saint Thomas de la loi naturelle que le Magistère doit réaffirmer alors qu'il était remis en cause dans les séminaires ; d'ailleurs, le pape affirme « l'incompatibilité de certaines orientations de la pensée théologique ou de telle ou telle affirmation théologique avec la vérité révélée » (n° 29).

Enfin, avec l'encyclique *Evangelium vitae* (1995), le pape s'est lancé dans une véritable croisade, non seulement contre l'avortement mais plus largement contre cette « culture de mort » qui, selon lui, dans notre civilisation, promeut la contraception, l'avortement, la stérilisation et l'euthanasie.

Ainsi, en réaffirmant la continuité de l'enseignement du Magistère en matière de sexualité, Jean-Paul II entendait sauver l'autorité de Rome sur les esprits et les corps, c'est-à-dire son pouvoir.

Martine Sevegrand  
historienne

<sup>1</sup> On comprend alors la perplexité de ces moralistes quand certains prônèrent « l'étreinte réservée » (acte sexuel sans éjaculation) : on usait du mariage sans risquer de procréer ! Mais heureusement, l'exercice était périlleux et l'on pouvait ainsi se rassurer...

## Deux réactions à *Humanae Vitae*

Cette encyclique publiée par Paul VI à la fin de juillet 1968, en pleine révolution sexuelle (mai 68 en France) et juste avant l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars soviétiques, suscita une grande émotion et un rejet par de nombreux catholiques. Le pape réaffirmait la condamnation de la contraception, malgré l'avis des experts qu'il avait nommés à une commission spéciale et qui avaient travaillé pendant quatre ans.

Les réactions furent si vives que le journal *La Croix* estima qu'*Humanae Vitae* matérialisa une « véritable prise de distance des catholiques avec l'institution ».

Nous publions deux extraits de documents qui illustrent ces réactions à *Humanae Vitae*. Le premier est tiré d'une lettre confidentielle du grand théologien Yves Congar aux évêques français, à la veille de leur Assemblée plénière de Lourdes, en novembre 1968.

Le deuxième est un passage de la Note pastorale sur l'encyclique *Humanae Vitae*, de l'Épiscopat français justement, adoptée à cette Assemblée plénière. Phénomène exceptionnel : les principaux évêchés du monde écrivirent sur cette encyclique, à la fin de 1968 ou au début de 1969, et, pour certains prirent ainsi une distance plus

ou moins critique.

Yves Congar et *Humanae Vitae*

« Personnellement je n'ai pas voulu intervenir dans la discussion suscitée par l'encyclique, parce que, d'un côté, je ne me sentais pas 100 % d'accord avec elle et que, d'un autre côté, je ne voulais pas ajouter au désarroi actuel. Du reste, je suis célibataire et n'ai guère compétence en un domaine dont je n'ai pas l'expérience. *Humanae Vitae* pose deux séries de questions, assez étroitement mêlées : de contenu et de forme.

### 1- CONTENU

(...) Je n'arrive pas vraiment à juger que des époux qui ont exercé ou exercent une paternité raisonnable et généreuse contreviennent à la volonté de Dieu si, pour espacer une nouvelle naissance, ils usent d'un moyen artificiel plus sûr que l'abstinence périodique. (...)

En réalité, il me paraît qu'*Humanae Vitae* prend la nature humaine en un sens ou un état fixé et abstrait : alors qu'elle est historique et qu'elle existe aujourd'hui en une condition évoluée d'idées sur la femme, sur la démographie, et en une habitude générale de conduire la vie physiologique à l'aide

**« Tout se passe  
comme si tout le Saint-Esprit promis à l'Église  
était accordé à un seul  
et que celui-ci puisse décider solitairement  
de façon souveraine. »**

**Yves Congar**

d'interventions médicales et pharmaco-  
logiques. (...)

2- FORME

(...) Le Nouveau Testament et Humanae Vitae n'ont pas tout à fait le même régime d'autorité ni la même conception de son usage ... (...) Dans cette fausse idéologie pyramidale et monarchique, tout se passe, quelles que soient les déclarations faites, comme si tout le Saint-Esprit promis à l'Église était accordé à un seul et que celui-ci puisse décider solitairement de façon souveraine. (...)

L'ancienne Église a connu, en théorie et en pratique, la "réception". (...) Humanae Vitae n'est pas "reçue", ou ne l'est qu'avec des réserves. C'est la résurgence de la "réception" dans l'ecclésiologie vécue. Préparé par un effort de ressourcement, Vatican II a restitué le Pape dans l'épiscopat et dans le peuple fidèle, bref dans l'Église, et pas seulement au-dessus. »

Note pastorale sur l'encyclique Humanae Vitae,  
de l'Épiscopat français (novembre 1968)

« La contraception ne peut jamais

être un bien. Elle est toujours un désordre, mais ce désordre n'est pas toujours coupable. Il arrive, en effet, que des époux se considèrent en face de véritables conflits de devoirs.

Nul n'ignore les angoisses spirituelles où se débattent des époux sincères, notamment lorsque l'observance des rythmes naturels ne réussit pas "à donner une base suffisamment sûre à la régulation des naissances" (Humanae Vitae, 24).

D'une part, ils sont conscients du devoir de respecter l'ouverture à la vie de tout acte conjugal ; ils estiment également en conscience devoir éviter ou reporter à plus tard une nouvelle naissance, et sont privés de la ressource de s'en remettre aux rythmes biologiques. D'autre part, ils ne voient pas, en ce qui les concerne, comment renoncer actuellement à l'expression physique de leur amour sans que soit menacée la stabilité de leur foyer (Gaudium et spes, n. 51, 1).

À ce sujet, nous rappellerons simplement l'enseignement constant de la morale : quand on est dans une alter-

native de devoirs où, quelle que soit la décision prise, on ne peut éviter un mal, la sagesse traditionnelle prévoit de rechercher devant Dieu quel devoir, en l'occurrence, est majeur. Les époux se détermineront au terme d'une réflexion commune menée avec tout le soin que requiert la grandeur de leur vocation conjugale.

Ils ne doivent jamais oublier ni mépriser aucun des devoirs en conflit. Ils garderont donc leur cœur disponible à l'appel de Dieu, attentifs à toute possibilité nouvelle qui remettrait en cause

leur choix ou leur comportement d'aujourd'hui. Sans jamais perdre de vue la mission que Dieu leur a confiée et qu'ils aiment humblement, ils entendront comme il convient et avec reconnaissance la parole que saint Augustin, en d'autres circonstances, adressait aux fidèles de son temps : "Paix aux époux de bonne volonté !" »

Martine Sevegrand  
Historienne

## L'important pour Jésus

Jésus n'a pas fondé de nouvelle religion. Mais plutôt une nouvelle façon de se relier à Dieu, familièrement, comme des enfants vis-à-vis de leur père, c'est-à-dire sans peur et sans les intermédiaires habituels censés apaiser la colère de la divinité.

On le voit chasser la peur, la peur des éléments naturels, comme dans la tempête apaisée, la peur des démons, la peur des femmes en guérissant un flux de sang, et surtout il fait primer l'intérêt de l'être humain et ses besoins sur les règles religieuses.

Le sabbat est fait pour l'homme et non l'inverse. On peut froisser des épis si l'on a faim un jour de sabbat. On peut, a fortiori, soulager la misère et guérir ce jour-là.

Les purifications extérieures ne servent de rien si le cœur n'est pas ouvert à autrui.

Ce n'est pas ce que mange la personne

qui est impur mais les paroles de haine qui sortent de sa bouche.

Jésus manifeste que ce qui importe dans le monde, c'est l'être humain, homme et femme créés à l'image de Dieu. Il nous dit : « Ce que vous avez fait à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

L'être humain, surtout le plus petit, le plus faible, le plus démuné, voilà ce qui est sacré et c'est sur le visage de nos frères et sœurs que transparaît le visage sacré de Dieu.

Et nulle part ailleurs.

Alice Gombault  
Démocratie et Église  
Conférence 2006  
Évangile et modernité 49

## TÉMOIGNAGE

## « Je ne peux aller à Dieu que par le chemin de ma propre sexualité »

Je pensais faire acte de vertu en m'engageant dans un célibat consacré au ministère. En fait, j'offrais à Dieu quelque chose que je ne possédais pas. Il a fallu attendre 30 ans pour constater qu'en réalité, je n'avais pas renoncé à prendre femme mais que j'avais fui la question car je n'avais aucun attrait pour elles. Mon désir allait vers les hommes.

Cette prise de conscience a été longue et douloureuse. Découvrant l'ACO, je rencontrais des hommes et des femmes qui exprimaient leur foi dans une revendication pour la justice et le respect de toutes les personnes, particulièrement celles qui ne sont pas respectées. Je découvrais aussi la prédilection de Jésus pour les exclus.

Peu à peu j'ai pris conscience de mes propres revendications, notamment celle d'investir mon affectivité et ma sexualité, telles que je les découvrais alors, orientées vers ceux de mon sexe.

Ce faisant j'entrais dans une catégorie d'exclus, objet du mépris de la société et de la vindicte des Églises qui faisaient peser une lourde culpabilité sur cette forme de désir. Elles enseignaient alors à ceux qui n'avaient pas choisi cette sexualité (ont-elles vraiment changé depuis ?) à se mépriser profondément et à vivre des tensions intérieu-

res proches de la névrose. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » et je me haïssais d'être gay !

Après quelques années de psychothérapie et la rencontre de Christian, personne n'a jamais pensé que je pouvais exercer un quelconque ministère, hormis l'équipe de P.O. qui m'a accueilli. Je voudrais faire le bilan de ces 35 ans de « mise en congé » puisque c'est ainsi que mon diocèse d'origine me considère. Je les remercie pourtant de l'estime et de l'amitié que j'y ai toujours rencontrées.

Ordonné au ministère et jugé inapte à l'exercer dans un cadre traditionnel, mon attrait pour la Bonne Nouvelle allait-il rester en friche ? La parole des hommes pouvait-elle enchaîner celle de Dieu ? Cette rupture m'apparaît aujourd'hui comme la grande chance de ma vie, une Parole que Dieu m'a adressée et qui a donné sens à mon engagement premier. Pourquoi ne pas être ministre auprès de ceux à qui ce ministère est refusé ?

Remise en cause  
de toute la théologie reçue

Transgresser signifie désobéir à un ordre. Est-ce la seule acception du terme ? Pierre va, contre son gré, chez le centurion Corneille. Il transgresse la

loi juive et se souille aux yeux de ses contemporains. Mais, entré dans la maison du païen, il constate que l'Esprit de Dieu l'a précédé et qu'il s'est saisi de cet homme de bonne volonté et de toute sa maison. Il se sent contraint de lui donner l'eau du baptême et, ensuite, de justifier devant les autres apôtres la témérité de son geste.

Transgresser prend un autre sens : aller au-delà, passer de l'autre côté et découvrir ce que l'étroitesse de la loi empêchait de voir. Entrer dans le monde gay et participer aux luttes pour sa reconnaissance m'ont conduit à relire la théologie qu'on m'avait enseignée.

Dieu ne peut être un objet de connaissance, enfermé dans des dogmes immuables, Lui qui est l'inconnaissable, le Tout Autre. Il parle dans la vie de tous les jours, se laisse découvrir dans les rapports humains et dans les aspirations qu'il met au cœur des hommes, y compris ce qui touche à leur affectivité et à leur sexualité. Ils sont innombrables, les récits de la Bible où un acte sexuel est jugé déviant mais se révèle, en réalité, porteur d'une découverte de la volonté de Dieu et de sa miséricorde. Le premier acte de foi sera de douter de ma foi et de demander si l'image que j'ai de Dieu n'en fait pas une idole.

J'ai redécouvert Jésus vraiment Homme, partageant jusqu'à la folie de la Croix la souffrance des exclus, de ceux que la synagogue avait rejetés. Pour cela, il ne craint pas de transgresser la loi, celle du shabbat par exemple. Je le reconnais comme Fils de Dieu au jour de sa Résurrection et je le vois ressusciter chaque jour au cœur des hommes qui acceptent de vivre l'amour et la solidarité.

Son Esprit nous précède, se manifeste là où on ne l'attend pas. Il anime et

sauve notre monde qui fait tout pour se détruire. Mes engagements syndicaux et associatifs me rendent témoin de la réalité multiforme et actuelle de cette résurrection.

Ma foi devient conversion du regard, découverte de ce qui se passe au-delà du miroir des apparences.

Les pauvres, membres de droit du Royaume

L'expérience de l'exclusion, celle du mépris des hommes pour les gays et le mépris que je m'imposais en culpabilisant mon désir, m'a permis de découvrir une évidence de l'Évangile : les pauvres et les exclus sont membres de droit du Royaume.

Jésus débute ses béatitudes par ces mots qui confinent à la folie : « Heureux vous les pauvres, le Royaume de Dieu est à vous. » Ici et maintenant ! Jésus dit ces mots à un peuple de pauvres, qui vit d'expédients dans le désert et qui n'a aucune perspective de voir changer sa situation dans un avenir proche. Peut-il tenir un tel propos sans se faire lapider ? Oui, parce qu'il est solidaire avec eux. Il partage cette pauvreté, cette précarité et il leur offre la dignité dont ils sont privés. Il y perdra la vie.

Il m'a été donné de rencontrer des personnes vivant des formes diverses d'exclusion.

Des gays qui reçoivent en pleine figure le mépris des Églises et qui demandent ce que font encore des gays chrétiens dans une institution aussi intolérante.

Mais aussi des malades de l'alcool ou du sida, des prisonniers, des exploités dans leur travail, des immigrants en situation irrégulière et bien d'autres que la société actuelle fabrique en abondance.

**Il m'a été donné de rencontrer des personnes  
vivant des formes diverses d'exclusion.  
Des gays qui reçoivent en pleine figure  
le mépris des Églises.**

ce. Je ne les ai pas vraiment choisis.

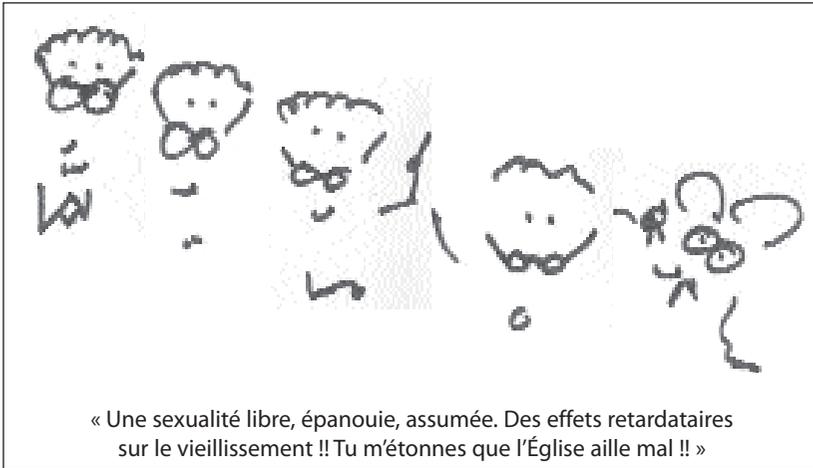
Ils se sont trouvés sur mon chemin comme autant de paroles que Dieu m'adressait. J'étais désarmé devant eux, les mains nues et vides. Et pourtant ces mains étaient celles du miracle. Rien de spectaculaire mais j'ai vu ces hommes et ces femmes retrouver goût à la vie, entreprendre qui une vie amoureuse, qui la recherche d'un travail, qui retrouver la confiance en lui qu'il avait perdue. Je n'avais rien à leur donner sinon un peu de tendresse et d'amitié que leur partageaient les militants associatifs et syndicaux qui eux-mêmes m'avaient montré cette approche.

Et le miracle opérait. Ils entraient dans une vie nouvelle, véritable résurrection, préliminaire d'une vie qui ne finira pas. Le Royaume était au milieu de nous et il nous a été donné de l'apercevoir.

Une lecture renouvelée de la Bible

La Bible n'est pas un livre révélé de la Vérité de Dieu ni l'Histoire sainte et édi-

fiant qu'on m'avait contée dans mon enfance. Il est le livre de la vérité d'un peuple en quête de ce Dieu et qui relit dans la foi ses erreurs et ses avancées. Ce livre n'a pas grand-chose d'édifiant et il relate les turpitudes et les retournements d'hommes et de femmes habités par les passions humaines. Il les relate pour les relire de génération en génération, en trouver le sens, découvrir un nouveau visage de ce Dieu inconnaissable mais si proche par l'Alliance qu'il a voulu conclure avec son peuple. Ce Dieu parle par les événements. Il adresse un appel aux siens, aussi bien dans les catastrophes, les guerres et les exils que dans la vie de chaque jour et les événements heureux qui la rythment. La vie affective et sexuelle de ces hommes et de ces femmes y tient une grande place. Elle devient le paradigme des liens sociaux et des rapports des hommes à Dieu. Il se dit en terme d'épousailles, d'adultère, de chants amoureux ou d'amour maternel. Il est au cœur des



sentiments qui agitent les hommes et c'est là qu'il m'a été donné de découvrir un nouveau visage de ce Dieu.

Comme des milliers de gays, j'ai dû organiser mon approche de Dieu avec une sexualité que je n'avais pas choisie et qui n'entrait pas dans le cadre des normes établies.

C'est en conscience que j'ai dû intégrer mon désir affectif à mon approche de Dieu. Sans culpabilité, heureux du don qu'il me fait de pouvoir aimer corps et âme, je considère que je ne peux aller à Lui que par le chemin de cette sexualité qui fait partie de moi. Il n'y a de morale que du possible. Cette approche libérée m'a permis d'envisager librement mes autres choix de vie.

« Quitte ton pays et va dans le pays que je te montrerai. »

« Un jour viendra où un autre te mettra ta ceinture et te conduira là où tu ne veux pas aller. »

Ces paroles de Dieu à Abraham ou de Jésus à Pierre sont des clés de la vie spirituelle. Dieu parle à chaque instant, non avec des mots mais par des invita-

tions au choix dans des situations concrètes.

Dans la mesure où l'on accepte de quitter ses repères sécurisants, où l'on affronte les remous de la vie, Il se révèle, se laisse découvrir au fil de ces choix.

L'Évangile est un formidable appel à la liberté dans la mesure où on le vit comme Jésus l'a vécu. Il a pris à bras le corps la réalité de son temps, les contradictions vécues par les gens de son peuple. Il les a regardées d'une façon nouvelle, non à travers le prisme de la loi mais avec le regard de tendresse de son Père. Sans jugement, il a appelé chacun à se dépasser, à trouver au fond de lui-même assez de ressources pour entrer dans le Royaume et voir le monde avec un regard neuf.

Loué soit-il de m'avoir fait découvrir cette liberté !

Jacques Fraissignes

## Définir la vie ?

Les positions de l'Église romaine en matière d'éthique de la reproduction sont basées sur sa définition de ce qui constitue la vie humaine

On peut d'abord s'étonner que cette définition ecclésiale de la vie soit réduite à une considération purement biologique, cellulaire, celle d'un ovule fécondé.

On pourrait s'attendre à ce que l'Église de Jésus-Christ ait bien d'autres choses à dire pour définir la grandeur et la dignité de la vie humaine, de cette humanité bien mise à mal qui est la nôtre et dont Dieu lui-même a pourtant voulu être partie prenante...

Si, malgré cela, on s'en tient à cette définition cellulaire, très restrictive, de la vie, on peut constater que la fécondation tubaire est loin d'être un déterminant suffisant pour définir la vie, puisque neuf œufs fécondés sur dix sont éliminés faute de pouvoir engager le moindre processus de développement.

Pour définir positivement la vie, deux autres déterminants biologiques sont encore nécessaires : la nidation et la différenciation cellulaire.

La nidation (implantation dans la muqueuse utérine) est la première étape d'une vie de relation, relation avec un environnement nutritif (le placenta) et un environnement humain (la mère). Comment pourrait-on parler de vie sans relation à un environnement physique et humain ?

La différenciation cellulaire et tissulaire, exaltée par Saint Paul (1 Cor 12,12-26) permet aux cellules, en se multipliant, de devenir différentes et donc complémentaires, solidaires les unes des autres, et de favoriser ainsi la cohésion du corps biologique dans son ensemble.

Sans différenciation, il n'y a pas de vie humaine. Un tel œuf, en effet, ne deviendrait pas un embryon, mais une tumeur.

Nidation et différenciation sont donc les deux déterminants majeurs qui définissent la vie biologique, parce qu'ils sont des facteurs de relation et de solidarité qui font qu'aucun être ne vit pour lui-même.

Au-delà de ces deux processus incontournables, resteront encore à mettre en place des facteurs de survie que sont les réflexes vitaux, le revêtement protecteur (peau), la coagulation sanguine, les systèmes de défense : immunitaires, psychologiques etc...

C'est tout cela qui permet de dire que la vie est là, fut-elle ensuite handicapée par tel ou tel incident de développement ou retard de maturation.

Voilà pour ce qui est seulement du biologique.

Mais notre Église serait bien inspirée et mieux à sa place en élargissant sa définition de la vie aux autres dimensions, affectives, sociales, spirituelles etc...

M. D.

# Des théologiens catholiques devant l'avortement

On s'imagine maintenant, sous l'effet du bombardement de déclarations officielles, que la doctrine romaine selon laquelle il y a une vie humaine dès le premier instant de la conception a fait l'unanimité parmi les théologiens catholiques.

En fait, dans les années 1968-1974, un véritable débat théologique a eu lieu, par exemple, en France, avec des théologiens qui ont soutenu des positions autres ou autrement nuancées.

Dès mai 1968, au colloque consacré à l'avortement par le Centre international Cardinal Suenens, deux théologiens moralistes, s'interrogeaient sur la question de « l'animation ». L'un, le P. Victor Heylen, professeur à l'Université de Leuven, rappelait que la thèse de l'animation immédiate avait disparu entre le V<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles, et l'autre, le salésien René Simon, déclarait : « Qu'on parle d'organisation psychique et morale ou qu'on parle d'âme, la vie humaine se définit par autre chose que la vie tout court. Conscience, intériorité, liberté constituent l'être humain en son statut d'être humain. »

Plusieurs théologiens français, le P. Simon et deux dominicains, Jacques

Pohier et Bernard Quelquejeu, participaient d'ailleurs aux travaux de l'ANEA (Association nationale pour l'étude de l'avortement), fondée en 1969, destinée à étudier tous les problèmes relatifs à l'avortement et à promouvoir une modification de la législation française qui réprimait encore tout avortement.

Dans la revue *Études*, le jésuite et psychanalyste Louis Beirnaert écrivait en 1970 : « Il semble qu'on ne puisse parler du fruit de la conception sans inclure la relation que soutiennent avec lui les hommes, et en tout premier lieu les parents. »

En Belgique, en 1971, le théologien moraliste Pierre de Lochet faisait part de ses interrogations et remarquait, en particulier, que la séparation de l'œuf fécondé donnant naissance à des jumeaux mettait en question la thèse de l'animation dès la conception.

L'année suivante, le CCMF (Centre catholique des médecins français) consacrait un colloque à l'avortement au cours duquel la doctrine romaine était encore mise en cause. Le dominicain Philippe Roqueplo concluait dans le sens indiqué déjà par le P. Beirnaert : « Pour qu'un embryon soit déclaré véri-

**« Sur quoi s'appuie-t-on pour dire  
qu'ils (les hommes) doivent, au nom de Dieu,  
faire vivre un embryon  
alors que tout semble indiquer  
qu'il ne pourra pas avoir une vie humaine ?**

**Jacques Pohier**

tablement humain, il faut qu'il soit effectivement destiné à devenir un homme, il faut qu'on se sache capable de le faire vivre, qu'on l'accepte et qu'on décide de l'introduire un jour dans la communauté humaine. » Et, entre autres, le dominicain Pohier ajoutait : « Sur quoi s'appuie-t-on pour dire qu'ils (les hommes) doivent, au nom de Dieu, faire vivre un embryon alors que tout semble indiquer qu'il ne pourra pas avoir une vie humaine ? »

Quant au jésuite Bruno Ribes, encore directeur de la revue *Études*, il s'engageait audacieusement en déclarant : « Est-il moral, dans la mesure où nous en aurions désormais les moyens plus efficaces, qu'une naissance puisse être le fruit du hasard ? je suis porté à croire que la contraception n'est pas une concession ; elle doit entrer dans une

visée responsable ; de plus en plus, nous la ressentirons sans doute comme une nécessité profonde. »

Il fallait rappeler, ne serait-ce que très rapidement, les réflexions de ces théologiens : ils démontrent, une fois de plus, que la doctrine romaine n'est pas la seule position catholique possible.

Mais on n'oubliera pas que ces moralistes ont souvent payé au prix fort leur liberté de pensée et ont, pour beaucoup, été réduits au silence.

Martine Sevegrand  
historienne

## Avortements : seules coupables ?

**P**ourquoi, au moment des avortements, les femmes sont-elles les seules à être désignées « coupables » par l'Église ? On est deux, un homme, une femme, quand on fait l'amour. Et donc quand on conçoit un enfant.

Où est passé l'homme quand l'avortement est décidé ? N'a-t-il aucune responsabilité ? S'il n'est plus là, c'est pourtant qu'il a abandonné à la fois une femme et un futur enfant dont il est le père.

La femme est restée seule. Quand il faut dire oui ou non à l'avortement, elle traverse, dans l'angoisse, un drame presque toujours très douloureux : quelle sera la vie de l'enfant s'il vient au monde ? Comment pourra-t-elle assumer, pendant quinze, seize ans et sans doute beaucoup plus longtemps, le poids qui s'annonce ? Pourra-t-elle trouver en elle les forces pour faire face à l'éducation d'un enfant qui, l'Église le répète aussi, a besoin d'un père autant que d'une mère pour devenir un adulte équilibré ? Trouvera-t-elle autour d'elle les soutiens qui l'aideront ?

Aujourd'hui, la contraception par pilules ou stérilet et l'IVG - nouveau nom, parfois, de l'avortement - sont entrés dans les mœurs.

L'Église catholique institutionnelle, elle, n'a rien changé à son enseignement. Elle n'autorise toujours pas la contraception « artificielle » : interdiction pour les femmes de se prémunir. Interdiction absolue, aussi, de s'atta-

quer à toute vie fœtale, même encore très éloignée de toute conscience.

Pour l'Église, les femmes, dans le domaine sexuel, n'ont aucun droit mais toutes les culpabilités. Elles ne sont pas des êtres humains à part entière.

Entre « l'avortement comme moyen de contraception », à refuser catégoriquement, et celui qui permet à la femme de sortir de situations quasi désespérées et insolubles, n'y a-t-il aucun moyen de nuancer ses jugements ?

Comment les hautes autorités de l'Église, toutes masculines, pourraient-elles manifester compréhension et compassion pour ces drames de la vie réelle qu'elles ignorent complètement ? Il est plus facile d'afficher un dogme que de se référer à l'esprit de l'Évangile.

Devenu droit, l'IVG n'est certes pas une solution miracle. L'éducation à la sexualité est si peu faite que de nombreuses dérives sont observées.

N'est-il pas étrange, pourtant, que les sociétés civiles laïques montrent aujourd'hui aux femmes plus d'humanité qu'une religion fondée sur une parole d'amour ? Pourquoi, en Amérique, les anti-IVG tuent-ils des médecins qui la pratiquent ? Pourquoi l'Église ne condamne-t-elle pas les massacres des enfants dans les rues au Brésil ? N'y a-t-il pas à un changement des sociétés qui n'existaient pas au temps de Jésus ?

Oui, vraiment, les autorités de l'Église catholique sont encore bien loin de la situation et de la vie réelle des gens.

Jacqueline Sebben

## IVG : entre solitude et injonctions

La grossesse n'était ni attendue ni souhaitée, et voilà qu'elle s'impose. Négligence, légèreté, inconscience ou « accident », la question vient à la fois trop tard et trop tôt. Trop tard car il faut se déterminer rapidement. Trop tôt, car la réflexion préalable qui a fait défaut ne sera désormais possible qu'après ce choix.

L'urgence de la décision, dont peu de femmes méconnaissent la gravité, se conjugue souvent avec une écrasante solitude et, paradoxalement, de multiples injonctions. C'est d'abord le géniteur mâle, dont le sens des responsabilités se révèle, en bien des cas, inversement proportionnel à son appétit sexuel. Ce n'est plus son problème. « Débrouille-toi ! » S'il s'agit d'une mineure, révéler la situation aux parents ne va pas toujours de soi. Cela suppose un climat de confiance préexistant. Le rejet, la violence et parfois la mort « purificatrice » n'ont rien d'imaginaire. « Tu nous as déshonorés : tu dois payer ! »

La loi permet l'IVG. Encore faut-il qu'un médecin veuille bien prendre en charge la femme qui se présente. D'autres se récusent faute d'y trouver un intérêt personnel. « Je ne suis pas là pour ça. Allez voir ailleurs. » D'autres refusent au nom de leur conscience. « Vous toucher me souillerait. Allez et assumez ! »

La loi, encore elle, prévoyait initialement un entretien obligatoire pour

aider la femme à mûrir sa décision aussi objectivement que la situation peut le permettre. Cette obligation vient d'être levée. « Vos états d'âme ne nous concernent pas, taisez-vous ! »

On n'a pas oublié le conflit qui opposa naguère l'épiscopat allemand au Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi qu'était encore Joseph Ratzinger. Soucieuse d'offrir un accompagnement aux femmes en demande d'IVG, cette Église avait ouvert et géré des centres d'accueil qui délivraient l'attestation d'entretien préalable exigé par la loi. Rome imposa sans ménagement le désengagement de l'Église de cette action. « On ne transige pas avec le respect de la vie de son début jusqu'à sa fin naturelle ! »

Au nom de ces mêmes principes, des chrétiens s'organisent ici ou là, pour « sauver » les enfants à naître. Leur sincérité n'est pas en cause, mais on aimerait ne jamais trouver à la rubrique des faits divers l'écho de pressions et autres chantages où le fanatisme idéologique l'emporte sur le respect des consciences.

Servir la vie impose de respecter les personnes, et, dans le temps entre conception et mort naturelle, les occasions ne manquent pas non plus, qui font aux chrétiens obligation de présence évangélique.

J. C.

# Sexe roi et discours romain

« Ce dont on ne peut parler, il faut le taire »... En Église, « ce qu'on ne peut faire, il faut en parler ».

Les pratiques toujours interdites, les conduites gravement dénoncées, les tabous savamment entretenus, sont d'abord l'objet d'un discours, souvent très précis, qui d'une certaine façon accorde au sexe une importance peut-être démesurée. Affirmer et nier, exalter et pourfendre, participent peut-être d'une même inquiétude.

Les diatribes furibondes d'un Tony Anatrella, plus ou moins la caricature de lui-même, qui substituent l'invective et l'incantation à une véritable réflexion argumentée, comme autant de sentences inspirées d'une Pythie auto-proclamée mais finalement dérisoire, illustrent une certaine obsession du sexe, jusqu'à soupçonner les penchants et jusqu'à exhumer les moindres désirs sublimés. Outre l'aspect forcément malsain d'investigations sordides, le simplisme des jugements psychologiques de l'expert précité, qui a dû recevoir la boîte du « petit psychologue » en cadeau à Noël et n'a pas su lire le mode d'emploi, prélat de carnaval qui plus

est, nous dissuade de prendre notre temps à citer une telle prose.

La banalisation des chairs et la mercantilisation des plaisirs, propres à notre société de consommation, ouvraient pourtant un boulevard que les chrétiens auraient pu emprunter avec davantage de bon sens. De fait, entre la grisaille d'une répression sexuelle insupportable et la griserie d'une suite de partouzes monotones et obligées s'ouvrait l'espace d'une humanisation progressive et patiente, d'une redécouverte de la tendresse et de l'amour confiant, de l'amitié et de la complicité, comme d'autant de valeurs qui n'étouffent pas mais font vivre.

Or, comme prisonniers d'une sorte d'idolâtrie, en quelque sorte retournée, du sexe, ce monstre de papiers et de mots, nos discours ecclésiaux diabolisent, jugent et tranchent. Par là, ils semblent négliger d'opérer la révolution peut-être attendue plus que la hiérarchie catholique ne l'imagine : celle de l'amour-roi, où le sexe est relativisé, remis en place, comme élément d'un tout, dont on ne saurait faire l'objet de nos fixations hostiles, pas plus que l'axe

unique de nos rêves.

Une bonne mesure : tel était déjà le vœu des anciens. Et peut-être celui de la liturgie qui fait demander à Dieu un bon usage des biens qui passent, pour nous attacher à ceux qui demeurent.

Le discours romain a au moins un grand mérite. Celui de la clarté. Tombe à plat l'argument apologétique de qui estime qu'au fond Rome tiendrait un discours très soft, et conciliant, le problème posé relevant d'une mauvaise communication ou du langage.

Je m'inscris là en faux : on peut reprocher bien des choses aux discours officiels de Rome sur la morale sexuelle ; certainement pas de ne pas être clairs et explicites. Certains voudraient nous faire passer des vessies pour des lanternes.

Par contre, ce même discours, dogmatique très arbitraire, s'articule autour de deux thèses de fond indissociables :

- la première est celle d'actes sexuels qui, hors-cadre strict du mariage, seraient en soi toujours des péchés, graves qui plus est ;

- la seconde qui dégage une sorte de contenu objectif des actes, un peu rapidement, alors que l'objet d'un acte inclut l'intention et les circonstances ; le contexte donne sens au texte, et au sexe.

Isoler, par exemple, un acte sexuel entre personnes du même sexe, comme un en-soi, à la signification existentielle toujours identique, relève de l'imbécillité, anthropologiquement parlant. Comme s'il n'y avait pas de différence entre une rencontre sordide, voire extorquée, et un échange dans le cadre d'un lien du cœur.

D'où l'aspect irritant au possible des interdits réitérés par des textes qui évo-

quent l'humaine condition avec autant de finesse que l'annuaire téléphonique.

Il est vrai que les discours romains ne sont sans doute pas destinés à être suivis, simplement à être dits. Le problème est que l'âme germanique ou gallicane tend aussi à prendre les choses très au sérieux, sinon au tragique. Dès lors, la référence que l'on contourne devient norme qui nous écrase.

Ah, le vilain « surmoi » ! Et Dieu n'est pas notre surmoi. Même pas ce surmoi de l'injonction à jouir d'une possible tyrannie du plaisir. Le « surmoi » étant cette instance qui nous interdit le plaisir et parfois nous l'impose ; en tout cas, qui nous contraint. Dieu, lui, nous libère.

Le relookage inutile et incertain du discours par certains épiscopats ne le rend pas plus crédible. Je pense en particulier à cet étrange avis du Conseil Permanent de l'épiscopat français au sujet du PACS, maladroit et se gardant de toute référence religieuse, pour énoncer de fausses évidences anthropologiques. De grâce, que les évêques restent sur leur terrain et ne s'improvisent pas - en vertu de quoi ? - experts patentés aux discours qui seraient indiscutables. La faute de goût se double alors de l'incompétence. En définitive, nous invitons à relire l'encyclique de Benoît XVI sur l'amour Deus est caritas. Des choses excellentes y sont dites sur le lien entre « éros » et « agapè », en se gardant bien de fouiller dans les braguettes.

Pascal en était conscient : « qui veut faire l'ange, fait la bête. » Et Nietzsche de renchérir, lui qui pourtant le détestait : « Non seulement Eros n'est pas mort, mais il est devenu vicieux. »

Dans l'Évangile, Jésus est très discret

en matière de sexualité. Pourquoi ne pas l'imiter?

Le sexe, en soi, n'est ni roi, ni empeur, ni idole, ni icône, ni divin, ni diabolique, ni sublime ni sordide. Comme la langue d'Esopé, il représente à bien des égards la meilleure et la pire des choses, selon ce que l'homme en fait.

Le puritanisme et la débauche se donnent la main. Nous leur préférons une « éthique de l'incertitude » qui n'interdit rien de ce que deux adultes consentants peuvent entreprendre, sans justifier ni condamner. Que chacun grandisse en humanité : n'est-ce pas le souhait du Dieu Père?

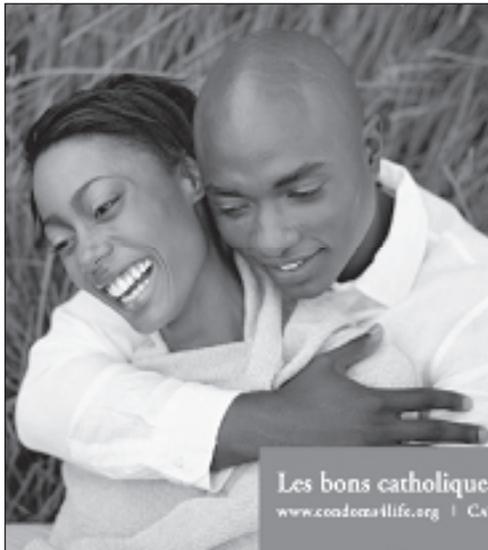
« La gloire de Dieu c'est l'homme vivant » (St Irénée de Lyon). L'homme a une conscience... Ne l'oublions pas. Faisons-lui un peu confiance.

Foin donc du moralisme. Les discours obsessionnels d'un Magistère qui entend juger tout par le menu n'aident personne à vivre.

Dernières litanies adressées à une idole fatiguée, le sexe, qui se nourrit de l'attention qu'on lui consacre : le sexe, une sorte de catégorie fantasmatisque que nos discours même façonnent.

Et si nous nous intéressions un peu plus à la sexualité vivante ? Et pourquoi pas aimante ?

Dominique Vibrac



**Nous croyons en Dieu.**  
**Nous croyons que le sexe est sacré.**  
**Nous croyons à l'amour partagé.**  
**Nous croyons à l'usage du préservatif.**

Les bons catholiques se servent de préservatifs.  
[www.catholicforlife.org](http://www.catholicforlife.org) | CATHOLICS FOR A FREE CHOICE

# Comment les religions fabriquent-elles les sujétions ?

Les maternités répétées ont cantonné la femme dans une position subalterne :

- la femme n'est subalterne, ni par nature, ni par culture. Le matriarcat existe dans un grand nombre de couples, de familles, de civilisations. Le mâle s'y soumet davantage qu'il n'est dit. Principal motif de sa fuite hors d'un foyer envahi « par sa faute » d'enfants non désirés, de sa quête d'un assouvissement sexuel hors de ce cadre, de la prolifération d'activités extérieures dites masculines, guerrières, politiques, religieuses ;
- ce n'est en effet pas l'homme qui a cantonné la femme dans les trois C : « Children, Cooking, Church ». La femme s'en est attribué le monopole puisque - à cause des maternités - elle ne pouvait ni chasser ni exercer d'activités extérieures ; encore qu'elle soit souvent parvenue à exercer ce monopole jusqu'au jardin, au potager et dans l'éducation (church). La violence du mâle, son activisme toujours insatisfait, ses « infidélités », sont en réalité l'expression de sa faiblesse et de sa frustration ;
- c'est par crainte des maternités que les femmes ont refoulé le plaisir : frigidité féminine non naturelle. Médias

et jeunes me montrent que les filles actuelles, qui ne craignent plus la maternité, sont aussi attirées par le plaisir que les garçons.

Le contrôle des naissances donne désormais à la femme et donc à l'homme la possibilité de relations libres et plaisantes, à égalité, tant dans le cadre de la société que dans celui de la famille et dans celui, en réalité premier, de l'activité sexuelle. Mais ce n'est pas facile après des siècles de maternité subie :

- l'homme malgré ses proclamations s'accroche à ses activités guerrières, politiques, religieuses... que la femme ne pourra que transformer dès lors qu'elle n'y aura pas les mêmes motivations ;
- la femme qui se disait esclave des tâches ménagères accepte mal l'intrusion de l'homme dans ce qu'elle considérait comme son domaine ; 80 % des divorces sont demandés par des femmes, en particulier quand le retraité réinvestit le foyer (mais aussi beaucoup de pères supportent mal désormais de ne pouvoir davantage participer à l'évolution quotidienne d'un enfant désiré) ;
- la crainte des maternités ne justifie plus le refus des pulsions, des désirs,

**C'est en légiférant, en culpabilisant,  
puis en pardonnant ou en dispensant  
que ces religions ont étendu leurs pouvoirs.**

des jeux sexuels, frustrations qui - n'en déplaie aux féministes - sont le signe d'une immaturité, d'une culpabilisation et d'un refoulement encore très présents dans notre société.

Ce sont surtout des religions qui ont limité l'activité sexuelle au devoir de procréation.

L'insistance répétitive des traités pour confesseurs témoignent que la maternité a été de tous temps facile à éviter. C'est en légiférant, en culpabilisant, puis en pardonnant ou en dispensant - ce dont elles se sont octroyé le monopole - que ces religions ont étendu leurs pouvoirs. Le monothéisme et, chez les chrétiens, la sacralisation de la monogamie les y ont aidés.

Cependant certaines religions ont interdit la paternité et la maternité à leurs « élites ».

« Logique » : ces élites y sont considérées comme à part (ce que « sacré » signifie), supérieures.

Donc la liberté et l'égalité des différences, ce qui est le fondement d'une sexualité réussie, n'y sont pas plus acceptées que la démocratie et la laïcité.

C'est pourquoi la remise en cause - le protestantisme l'a favorisée - du célibat s'est étendue parallèlement à celle du contrôle des naissances bien avant Simone Veil. Tous deux sont signes de liberté et d'égalité. Ils ne se répandent qu'à la mesure du déclin de ces religions. Les seuls à pâtir collectivement de cette évolution positive sont leurs clercs célibataires.

Militer contre le contrôle des naissances et l'avortement sous toutes leurs formes (leur préférant sans doute la mort à petit feu d'un monde surpeuplé, pollué, bestialisé) jusqu'à prétendre imposer un « statut » du fœtus, c'est-à-dire une définition, non pas rationnelle mais passionnelle, non pas de la vie mais de l'Homme, n'est pas un « combat pour la vie » ; c'est en réalité un prétexte - non évangélique - pour conforter la survie des privilèges d'une « élite » en réalité vassalisée, faible, frustrée.

L'école a permis la contraception, comme elle a permis la laïcité, la liberté de pensée, l'égalité...

Jacques Bufquin

## Regard biblique sur la sexualité

**L**ivre de la Genèse chapitres 2 et 1, à comprendre par-delà les mots. Méfions-nous des mauvaises traductions.

1<sup>e</sup> étape : « Yahvé planta un jardin en Eden, à l'Orient, et il y mit l'adam (= l'homme) qu'il avait modelé. Il y fit pousser toutes espèces d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au centre, et l'arbre de la connaissance de l'accompli et de l'inaccompli (Gen. 2,8)...

Yahvé dit : « L'adam seul avec lui-même n'est pas accompli. Je lui ferai une alliée, comme un vis-à-vis de lui-même » (« comme un qui rende capable de communiquer avec lui-même », mais aussi, contrairement aux animaux, « comme un égal ») (Gen. 2,18)...

Dieu crée un homme qui a accès à « l'arbre de vie au centre », comme un arbre-symbole phallique que les mythes antiques représentent comme un tronc porteur de deux fruits. Mais ce mâle solitaire avec son arbre est inaccompli, incapable de communiquer à égalité. C'est une « alliance » qu'il lui faut glisser à son doigt.

2<sup>e</sup> étape : « Le serpent dit : « Le jour où vous mangerez (du fruit de l'arbre qui est au centre) vous serez comme des dieux, qui connaissent l'accompli et l'inaccompli » (Gen. 3, 3-5-16-22)...

Depuis la venue de la femme, il n'est plus question de l'arbre de vie phal-

lique. C'est « l'arbre de la connaissance » qui est « au centre ». Or le terme de « connaissance » désigne aussi en hébreu l'union sexuelle entre la femme et l'homme. L'humanité est accomplie. Yahvé conclut : « Voici que l'homme est devenu comme nous, connaissant l'accompli et l'inaccompli. »

Notons au passage que les dieux sont donc bi-sexués, communiquant (Gen. 3,22).

Logiquement, Yahvé dit à la femme : « Tu enfanteras des fils dans le labeur. Pourtant ton désir te portera vers ton mâle » ; et il dit à l'homme : « À cause de toi, maudit soit le sol. »

3<sup>e</sup> étape : mais ce serait catastrophique pour le « sol » si l'humanité se multipliait tout en devenant immortelle. Il est donc de nouveau question de l'arbre de vie. Yahvé ajoute : « Qu'il ne cueille pas aussi de l'arbre de vie et ne vive pas pour toujours. » Cependant cette humanité va quand même se multiplier. Yahvé la sort donc du cadre désormais trop étroit du jardin d'Eden.

Le verset 27 du chapitre 1 de la Genèse, composé après le chapitre 2, ne retient que l'essentiel de ce mythe :

« Dieu créa l'homme à son image : il le créa mâle et femelle. »

Jacques Bufquin

## Regards chrétiens sur la sexualité

**E**galité des sexes, mixité, homosexualité, mariage à l'essai, pacs, divorce, masturbation, contraception, préservatif, croissance démographique, respect de la planète... de tous ces sujets et de bien d'autres, encore tabous, touchant à la sexualité... notre société s'empare, en les faisant évoluer rapidement. Au grand dam de certaines hiérarchies religieuses qui continuent de freiner cette évolution – au nom de grands principes, qu'elles ne savent pas toujours appliquer pour elles-mêmes.

Pourtant, parents, enseignants, monde médical, judiciaire, médias, nous-mêmes, jeunes ou anciens, chrétiens ou non, nous sommes tous concernés.

Les évangiles parlent-ils de sexualité ? Ils parlent beaucoup d'amour. Les mots grecs « agapein » et « philein » traduits en français par « aimer » sont utilisés dans le Nouveau Testament respectivement plus de 320 et plus de 72 fois.

Ils balaient quasi également la quasi totalité du champ du mot français aimer, de même que le terme connaître dans l'Ancien Testament sert à nommer la connaissance de Dieu, la relation sexuelle, l'arbre de la connaissance... « Tu aimeras ton dieu... Le deuxième commandement est le même : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Mt 22, 37-39). « Que chacun aime sa femme comme soi-même » (Eph. 5, 33). « Aimer

les premières places » (Mt. 23,6)...

Pourtant cet apparent amalgame gêne bien des doctes. À coup de longues palabres complexées, ils s'efforcent de séparer ce que les mots assimilent sans pudeur, de siècles en siècles, et de langues en langues : l'amour dit spirituel, éthéré, pur, divin, et l'amour charnel, équivoque, humain.

Pour ces doctes, le Cantique des Cantiques de deux adolescents découvrant en cachette l'amour charnel, s'il est parole divine ne peut être qu'un chant d'amour entre Israël et son Dieu. L'amour d'Osée pour une prostituée, le psaume 45 - duo passionné entre le roi et une des filles de son harem – sont présentés dans une revue catho comme des modèles de fidélité conjugale... !

Ces mêmes doctes se gardent de préciser que la polygamie des patriarches dans la « Tora » (la Loi) est norme légale en Israël au temps de Jésus.

Ayons la franchise d'avouer que Jésus ne dit rien du divorce ni du remariage, ne prêche aucune indissolubilité du couple comme aucune « morale sexuelle », ni ne condamne, ni n'exclut ; il rappelle seulement que l'homme et la femme sont égaux : « Ce que Dieu a attelé à égalité sous le même joug, que l'homme ne le fasse pas inégal » (Mc 10,6, régulièrement mal traduit).

Il ne rejette pas la femme infidèle cependant, condamnée d'avance a

priori par les sommités religieuses, pas plus qu'il ne pardonne de ce « pardon » non évangélique, charitable et paternaliste qui culpabilise au lieu de libérer. Il rend seulement à son égale sa liberté et sa responsabilité : « Va » (Jn 8,11) comme il le dira à Marie-Madeleine à la résurrection (Jn 20,17).

Car aimer (Dieu, le prochain, le conjoint, le copain...), aimer, selon les Exercices spirituels de Saint Ignace de Loyola, qu'on ne soupçonnera pas de laxisme ou d'immoralisme, « consiste en une communication mutuelle. C'est-à-dire que l'amant communique à l'aimé son bien ou une partie de son bien ou de son pouvoir ; de même en retour l'aimé à l'amant. »

Le « bien » communiqué est différent pour chacun, sinon ce serait une perversion, un amour fusionnel. Il peut aller de la qualité de fils de Dieu à la reconnaissance de la dignité de l'autre, comme Jésus avec la femme infidèle, ou au désir de « connaître »...

Le « mutuel », l'aller et le « retour » supposent le consentement responsable, la liberté : l'amour ne peut être à sens unique ; il ne s'impose pas : perversion de l'amour possessif ; aimer sans condition et sans chaîne ; reconnaître et accepter la différence, mais aussi l'égalité, ce qui est le fondement d'une sexualité réussie.

Surtout, la « communication » suppose l'envie de communiquer, l'attrait, le désir du bien de l'autre, bref, du plaisir à échanger, physique, charnel, même s'il n'est pas sexuel ; prendre plaisir à susciter le plaisir, ce qui n'est ni mauvais ni mal, ce qui est tout autant le ressort de l'écrivain, du professeur. Cet amour suppose deux communicants capables d'échanger d'égal à égale. Il est à l'âge

adulte le signe de la maturité.

On ne peut donc aimer sans incarnation, c'est-à-dire sans désir, sentiment, tendresse, affection, sensation, sensualité, bref sans corps, sans tout ce que nous incluons dans le sexuel.

Deux êtres inachevés et conscients de leurs manques, c'est-à-dire désirants et désirables, sexués, n'atteignent leur plénitude, celle de l'amour -, l'amour selon les évangiles, l'amour de Dieu et du prochain, ne peut être que charnel, concret, humain, « incarné », en grec comme en français, n'en déplaît aux doctes - qu'en se communiquant mutuellement, plus que leurs idées ou leurs idéaux : leurs manques, leurs corps, leur besoin de plaisir physique, charnel, d'être ensemble. L'amour sexuel en est l'image achevée. « Celui qui n'aime pas n'a pas « connu » Dieu car Dieu c'est l'amour... Qui demeure dans l'amour demeure en Dieu » (1 Jean 4,8 et 16,2). Jésus en dit autant de la vérité (Jean 14,7-17). C'est ce que certains appellent - parfois sans comprendre - le dogme de l'incarnation.

Oui, l'amour « spiritualisé », désincarné, platonique, de même que les relations hétéro ou homosexuelles ou charitables qui ne seraient qu'égoïsme sur son plaisir, sur « sa sainteté », révèlent une incapacité à aimer, un inachèvement.

C'est pourquoi, selon la Genèse biblique, l'icône de Dieu est mâle et femelle ensemble (1,27), union de deux êtres égaux, sexués, travaillés par le désir de « communication mutuelle », sans quoi chacun de ceux-ci resterait inachevé ; sans quoi la vie à peine créée aurait disparu.

Dieu - quel que soit ce que chacun appelle ainsi -, est, à l'image de son icône, ce désir en nous et en l'autre de

communication mutuelle, l'amour. Il désire combler nos manques comme nous désirons, en l'incarnant - « corps du Christ » - combler les siens. Il désire partager avec nous son plaisir de Dieu, de géniteur, d'amour.

Nous reconnaissons l'importance de la sexualité pour tout ce qui concerne la vie, végétale, animale, humaine, son omniprésence - positive - dans toutes les expressions culturelles et dans la plupart des religions polythéistes.

Le sexe ne peut être ce qui culpabilise, prétexte à domination inquisitrice au nom de la vertu et d'un dieu totalitaire. Il est au contraire destiné à susciter la relation, à « faire l'amour », la vie, la fête de la vie.

Pourtant la vie affective et sexuelle, encorsetée en Occident dans le cadre religieux, culturel d'un certain contrat de mariage, même qualifié de « sacrement », est souvent handicapée ou pervertie. Il est honteux d'en parler. Nous avons été rendus incapables d'en parler. L'éducation affective des enfants a été dramatiquement laissée en friche : silence complexé, pervers, hypocrite, codifié en obligations morales parfois destructrices, que nos milieux familiaux, sociaux, judiciaires, religieux ont entretenu et entretiennent encore. Il nous a semblé qu'il était temps d'oser dire le point de vue de chrétiens, ce qu'ils vivent et croient dans leur recherche de relation humaine, évangélique.

Certes le sexuel n'est pas le tout de l'amour. Il n'y conduit pas à coup sûr, loin de là. L'amour ne se réduit pas au sexe. Tous deux étroitement dépendants nécessitent un apprentissage, un respect, une énorme tendresse où chacun des cinq sens et tous à la fois soient

éduqués à communiquer, et tellement d'autres choses, surtout s'il ne débouche pas sur la relation sexuelle. Pensons aux manifestations d'amour d'une mère pour son bambin, qui ne se contente pas de ce que certains nomment un peu vite le « spirituel ».

L'indissolubilité du mariage, dans un engagement soi-disant libre (condition de validité) mais sans rien connaître de ce que sera le futur, fait à bon escient problème.

Par contre, le devoir d'éduquer son enfant est inscrit dans la nature : un enfant pour grandir a besoin d'un père et d'une mère équilibrés. L'important n'est pas que ceux-ci soient mariés, pacés, fidèles, séparés, homos.... ou non, mais qu'ils ne doivent ni ne peuvent se dispenser d'être parents, éducateurs.

L'OMS a récemment et à juste titre proclamé, dans le cadre des Droits de l'Homme, le droit pour tous d'accéder de façon autonome au bien-être, à l'épanouissement et au plaisir affectif et sexuel.

Il nous semble que, pour nous aussi, chrétiens, il est grand temps d'oser regarder, écouter, parler, briser les tabous, qu'il est nécessaire de dénoncer l'hypocrisie et de retrouver enfin la richesse évangélique de l'amour incarné, de la sexualité. « On ne met pas une lampe sous le boisseau. »

Jacques Bufquin

# Témoignage d'un prêtre, médecin à l'Éducation nationale

Concernant la sexualité des adolescents, mes déboires avec les positions de l'Église romaine ne datent pas d'hier. Il y a plus de 20 ans déjà, alors qu'il n'était pas question du sida, j'avais contribué à promouvoir l'usage du préservatif (à peine entré dans les mœurs en France, à l'époque) comme moyen alternatif de contraception, responsabilisant les garçons pour qui « la contraception, c'est le problème des filles... » ; d'autant que les pilules d'autrefois, très chargées en œstrogènes, me semblaient mal adaptées à des rapports adolescents, certes précoces, mais pas si fréquents pour autant.

J'avais dû, alors, réagir vivement à la position des évêques qui était : « le préservatif ? un morceau de caoutchouc ; trop facile ! ».

Il m'avait fallu préciser que :

1°) la ceinture de sécurité était aussi un morceau de caoutchouc, et que,

2°) qu'ils essaient de faire mettre un préservatif à un garçon, et ils verraient que c'était loin d'être facile. « J'vais pas mettre ça quand je suis avec ma copine ! » À quoi je répondais : « Que ta copine, elle, prenne des hormones tous les jours, ça, peut-être, ça ne te fait rien ? »

Sans compter qu'il fallait, en plus, responsabiliser, à leur tour, les filles pour qui « le préservatif, c'est le pro-

blème des garçons ! »...

Le préservatif, un geste de prévention contraignant, au même titre que le casque en moto, les protections de sécurité à l'atelier, les vaccinations, la réduction de la vitesse, des décibels musicaux excessifs, des consommations nocives : tout cela est difficile et demande aux adolescents un dépassement d'eux-mêmes.

Puis est arrivé le sida.

Et il a bien fallu prendre encore plus au sérieux les risques de la sexualité.

J'ai accompagné un groupe de lycéen(ne)s-relais, de différentes cultures, en classe de seconde, qui se sont mobilisés ensemble pour communiquer un message pour la prévention du sida. Ce message se concluait toujours par l'importance de l'amour et la valeur de la vie. En promouvant l'usage du préservatif, non comme une finalité mais comme un geste d'espoir et de solidarité, pour repousser collectivement un virus agresseur de leur amour, de leur santé et de leur vie, ils ont voulu prendre en compte l'importance de chacune des relations humaines qui sont les leurs, les plus passionnées comme les plus éphémères.

Ils tenaient à ce que, de leurs vies d'adolescents, puisse émerger un amour solide, choisi et durable. Ils faisaient comprendre à leur façon, avec

leurs mots à eux, que la santé et la vie, c'était aussi une question de solidarité... L'année suivante, ils ont été sollicités pour l'accueil des jeunes, le samedi après-midi, dans les centres d'information et de prévention du sida. Quel choix, à 17 ans !

Je me souviens que des adolescents d'une grande institution catholique leur avaient écrit à peu près ceci, avec une orthographe très approximative : « Nous avons appris ce que vous faites, et on pense que c'est très important. Nous aussi, on se pose des questions sur le sida. On croit que ce qui est très important, c'est l'amour et la vie. On aimerait que vous veniez en parler avec nous ; mais ici ce n'est pas possible. Ce ne serait pas accepté. Est-ce que vous pouvez au moins nous envoyer des préservatifs car on n'a pas d'argent pour en acheter. Mais surtout, ne passez pas par l'infirmerie ; c'est rien que des bonnes sœurs... »

La confiance n'était certes pas dans l'institution, mais dans l'entre-eux de ces jeunes.

Il me restait à expliquer aux évêques que les solidarités humaines larges comptent souvent plus que l'exemplarité et la sauvegarde des comportements individuels...

Entre-temps, la pilule s'était adaptée aux jeunes adolescentes.

Elle était volontiers prescrite pour régulariser et apaiser les cycles menstruels trop douloureux, lorsque les antalgiques et les antispasmodiques ne suffisaient plus.

Il s'est trouvé des parents, catholiques pratiquants, qui, au nom de leurs bons principes religieux, ont refusé cette solution thérapeutique pour leur ado, développant une mauvaise image

de son corps et de sa vie sexuelle, et tordue en deux dans les couloirs du collège sous le regard révolté de ses copines. Inutile de préciser que ces copines n'en tirèrent guère l'envie... d'aller à la messe.

Encore ces deux anecdotes, qui révèlent qu'un message n'est entendu par les ados que s'il rejoint leur problème :

- cette jeune fille de 15 ans me confie que le préservatif « ça me fait mal ». Je lui conseille alors d'utiliser un gel aqueux (surtout pas gras). Elle revient la semaine suivante et me dit : « Mon copain ne veut pas le gel ». C'est seulement alors que j'ai pu lui faire remarquer que « si cela ne lui fait rien de te faire mal, crois-tu vraiment que c'est ça l'amour ? » Elle a compris qu'en effet l'amour était autre chose, et elle n'est plus allée avec lui... ;

- un garçon, de 15 ans aussi, me confie que depuis un an, il fume un shit tous les soirs. Je me contente d'une remarque générale, du genre : « dans la vie, ce qui est important, c'est de toujours rester complètement soi-même ». Puis je l'examine et c'est alors qu'il me dit : « Le shit, ça peut jouer sur le sexe ? » Je lui réponds que oui, c'est possible ! Et il ajoute : « Parce que jeudi, avec ma copine, ça n'a pas marché. J'ai pu alors lui rappeler ce que je lui disais : « Je pense que jeudi, avec ta copine, tu n'étais pas complètement toi-même ».

Je pourrais encore évoquer l'homosexualité, la pilule du lendemain, les IVG, mais aussi les grossesses précoces... Quelle conscience maternelle à 15 ans ? Que peut assumer le géniteur à cet âge ? Quelle bienveillance des parents ? Quelle tolérance de l'école ?

Un évêque, un peu plus ouvert que d'autres, me disait : « En matière de sexu-

alité, on pourrait être plus tolérant avec les adultes, mais pas avec les jeunes ».

Pour ma part, je pense, à l'inverse, que l'instabilité hormonale est physiologique à l'âge des adolescents, et qu'on ne peut les aider qu'en les rejoignant, non pas avec des modèles extérieurs à eux, mais là où ils en sont, face aux questions qui sont les leurs. Un peu à la façon que Jésus a, dans l'Évangile, de rejoindre les uns, les unes et les autres, là où ils en sont, comme ils sont.

Et, puisqu'en Église, nous sommes le Corps du Christ, corps sexué du Christ - corps sexué si souvent accusé de tous les péchés répertoriés et suspecté de tous

les autres -, comment positiver la sexualité ? Elle qui requiert, comme toute fonction vitale, tant de liens entre notre corps psychique, biologique et social (cf. 1 Cor 12), qui génère le plaisir partagé comme principe de vie, bien avant même la conception d'un enfant.

Cette fonction sexuelle, fût-elle parfois éphémère et spontanée dans sa mise en œuvre, ne peut être que porteuse d'éternité et fécondante d'humanité.

M. D.

## « Aime ton prochain comme toi-même ! »

**J**e tarde à utiliser le mot « amour » pour deux raisons. Tout d'abord, ce terme sert dans la langue française à désigner à lui seul des attachements si différents les uns des autres qu'on finit par ne plus savoir très bien ce qu'il recouvre : on peut aimer le grand air, le hamburger, sa belle-mère, son conjoint, son travail, Jésus-Christ etc. Avouons que beaucoup d'étrangers sont surpris par ce qui semble être une pauvreté de langage, surtout de la part d'un peuple dont la culture a une réputation de grande finesse.

Personnellement, je ne suis pas mécontent de trouver un terme unique pour dire et l'amour de Dieu et l'amour d'une personne et l'amour d'une chose.

Cela rappelle aux créatures que nous sommes que les choses les plus spirituelles s'enracinent dans les plus charnelles, les plus palpables.

Ce n'est pas superflu quand on connaît la tendance irrésistible de chacun à idéaliser les liens amoureux, supposés être parfaitement purs et n'entretenir aucun rapport avec les requêtes les plus primaires de notre être corporel. C'est aussi le lieu de se rappeler que, depuis des siècles, on a défini l'homme comme un animal raisonnable. L'amour authentique, lui, sait qu'il a toujours quelque chose à voir avec l'animalité qui est dans la personne. Sur ce point, reconnaissons la pertinence de la langue française !

**L'amour authentique, lui,  
sait qu'il a toujours quelque chose à voir  
avec l'animalité qui est dans la personne.**

Une deuxième raison m'invite à n'employer le mot « amour » qu'à dose homéopathique : il est facilement utilisé de façon perverse. Notamment la belle parole de saint Augustin : « Aime et fais ce que tu veux ! » se voit transformée en : « Satisfaire toutes ses envies, c'est ça l'amour ! » On est alors devant une grossière caricature, voire une distorsion de l'amour. Le sujet pervers finit par faire croire à ses victimes que son envie fait loi...

Malgré les deux réticences que je viens d'exposer, il est évident que le moraliste, surtout s'il est chrétien, se sent comme appelé intérieurement à faire de l'amour le centre de sa réflexion. « Il suffit d'aimer », disent les sages, les mystiques et aussi ceux qui, silencieux, se sont, au long des siècles, rendus solidaires des personnes les plus fragilisées par leur histoire.

On peut nous aussi se risquer à prononcer ces mots, mais à la condition de distinguer les trois formes de l'amour : l'amour passion (éros), l'amour d'amitié (philia) et l'amour sans conditions (agapé).

La passion est habitée par une sorte de désir de capturer l'autre, de le posséder pour conforter l'image rêvée de soi-même, de lui ravir sa capacité à séduire.

L'amitié n'est pas d'abord, comme la passion, à la recherche de ce qui lui manque, mais elle est suscitée par les

qualités de l'autre qui m'attirent et m'ouvrent des horizons nouveaux. Aussi instaure-t-elle une relation de partage où chacun se sent reconnu et aidé dans son métier d'homme.

L'amour sans conditions, quant à lui, n'est pas au-dessus des conditions humaines habituelles. Il n'ignore donc pas les tumultes de la passion qui peuvent surgir de façon imprévue à tout âge. Il n'est pas insensible non plus à l'attrance due aux qualités de l'autre, qui est au cœur de toute amitié. Cependant, il prend à bras le corps les réactions passionnelles et les préférences amicales, non pour les rejeter systématiquement mais pour les travailler, les purifier, les rendre plus conformes à la quête d'humanisation que doit mener toute personne. Il se rend donc capable de s'exprimer même envers l'ennemi et envers celui ou celle qui n'a plus rien d'attirant.

L'amour-agapé est comme une tête chercheuse de la dignité humaine, là même où celle-ci semble totalement absente ou foulée aux pieds. Tout cela, sans autre raison que celle-ci : l'homme est homme et, à ce titre, il est requis que je m'en sente, avec autrui, responsable.

Xavier Thévenot  
théologien mort en 2004,  
dans *Mon fils est homosexuel !*,  
Éd. St Augustin, 2001, 125 p.

# Sexualité et christianisme

## DÉCLARATION

**N**ous sommes un certain nombre de catholiques (laïcs, religieux, prêtres),

Qui mettons en valeur d'abord le bonheur de l'union corporelle, de l'amour, dans la relation sexuelle, avant même celui de la procréation.

Qui vivons la contraception,

Qui ne croyons plus en la nécessité du célibat sacerdotal.

Des prêtres n'hésitent plus à dire qu'ils ne vivent pas seuls.

Nous célébrons de temps en temps l'eucharistie avec des prêtres mariés.

Qui acceptons que des amis chrétiens vivent en couple sans passer par le sacrement de mariage,

Qui reconnaissons la valeur chrétienne du remariage d'amis divorcés en animant des célébrations chrétiennes de remariage

Qui acceptons la situation en couples d'amis homosexuels, en favori-

sant des célébrations chrétiennes, à la signature d'un PACS entre homosexuels.

Qui devinons que l'avortement n'est sans doute pas la meilleure des solutions humaines, mais qui l'acceptons pour le moment.

À cause de cela :

Nous osons dire que, même appartenant à la communauté catholique (certains d'entre nous sont des pratiquants réguliers), nous ne sommes plus, de fait, en relation avec « l'Église catholique romaine ».

Le développement d'un christianisme moderne nous fait dire que nous regrettons qu'un grand nombre d'évêques n'acceptent pas que Jésus-Christ s'exprime par la vie des chrétiens « d'en bas » tout autant que par la parole de la hiérarchie.

Des chrétiens d'Orléans

## Intolérable « tolérance »

Depuis plusieurs années, les homosexuels se montrent au grand jour. Après la dépénalisation des années 1980, voici les jeux télévisés, le lobbying, les films, la télé-réalité,... etc. L'homosexualité est aujourd'hui incontournable dans les campagnes électorales ; les plus conservateurs de nos élus font quelques pas en se cachant ; les plus ouverts bataillent pour faire accepter des « mariages gay » et autres PACS. On ose même interroger les membres les plus médiatiques des « groupes gay ». Il est aujourd'hui de bon goût d'inviter des couples homosexuels aux fêtes de famille... De « douloureux problème », l'homosexualité est devenue un fait de société, avec ses défenseurs, ses membres, son influence...

Pourtant, elle tire encore quelques apitoiements silencieux, de la compassion pour les pauvres parents. Le douloureux problème s'est mué en généreuse tristesse, en une tolérance souriante.

Hé bien, nous ne voulons pas de cette tolérance-là !

Pour sa part, le catéchisme de l'Église catholique romaine évoque des causes inexplicables, puis bien vite des « dépravations graves », des « actes intrinsèquement désordonnés », enfin la « compassion et délicatesse ». Comment ? Plus de bûcher ! Certes, parfois, on se reprend ; des textes plus « intolérants »

apparaissent encore, évoquent l'impossible travail de ces personnes auprès d'enfants. Puis, assez vite, apparaît sur nos écrans une paroisse tolérante, le texte d'un théologien qui « comprend », qui tolère.

Hé bien, nous ne voulons pas de cette tolérance-là, car tolérer, disait Diderot, c'est aimer ceux qui sont dans l'erreur !

Alors, qui sait, soyons courageux, voire téméraire : accueillons ! Et pourquoi pas ces « personnes » ? Certes, il faudra faire attention au qu'en dira-t-on ; ne pas trop en faire ; ne pas trop se mouiller. On accueillera donc la « personne », avec cette vision obsessionnelle de sa dimension « homosexuelle ». La personne, mais seule : sans sa vie, sans ses actes, sans l'autre - le conjoint qui dévoile vraiment, qui explicite, qui réalise cet au-delà de la tolérance !

Quel intérêt peut avoir cet accueil forcé, cette tolérance, ecclésiale ou civile ?

Hé bien non, nous ne voulons pas non plus de cet accueil-là !

Vient alors, toute admirable, bienvenue, inespérée : la souffrance ! On tolère, on accueille donc avec compassion et délicatesse ces « personnes » parce qu'heureusement, il y a forcément chez elles l'opportune souffrance ! Alors, ne la laissons pas échapper ! La souffrance sera rebattue, nourrie, entretenue, avec une complaisance gourmande. Elle sera

même rattrapée et justifiée a posteriori par la compassion et la délicatesse. Des exégètes utiliseront ensuite le pardon de Jésus-Christ à « Marie-Madeleine, la pécheresse » pour justifier l'accueil de ces personnes homosexuelles.

Hé bien non, nous ne voulons pas de cette compassion-là ! L'homosexualité en soi ne produit pas de souffrance. La solitude, l'accueil forcé compatissant et hypocrite, oui. Quant au recours à Marie-Madeleine, c'est une exégèse inacceptable, utilitaire, de mauvaise foi : il y a bien accueil, mais comme une explicitation a posteriori du péché d'homosexualité de ces personnes accueillies, tolérées.

La tolérance fut d'abord un terme religieux qui s'appliquait aux groupes de dissidents qu'on acceptait de ne pas détruire, à contre-cœur ; on cessait de les persécuter, torturer, tuer. Alors, le droit était contourné, transgressé ; on s'opposait au droit, on créait des tolérances.

Mais surtout, pas de loi, pas de règles qui légitimeraient, seulement la tolérance de dispositions à part, de « pseudo mariages gay », par exemple, à peine ouverts aux autres membres de la société.

Hé bien non, nous ne voulons pas d'un droit spécifique ! Nous voulons une liberté légitime. Elle est assurée par l'inscription dans un droit universel. La tolérance, en ce qu'elle rejette finalement ce droit, sape les fondements de la société, entame la solidité du groupe. Ainsi, c'est le droit qui a fait entrer dans les textes du PACS l'idée du couple, à peine tolérée au moment des débats. La liberté, traduite dans le droit, permet de vivre ensemble et garantit une citoyenneté égale pour tous.

De même, une pastorale, une pratique religieuse particulière pour ces personnes homosexuelles est-elle nécessaire ? Mais alors, devra-t-on réfléchir à l'accueil des personnes hétérosexuelles ? Des chauves ? De ceux qui ont des yeux verts ?

L'Écriture et la Tradition ? Chaque exégète honnête sait que la Bible ne parle pas de l'homosexualité au sens moderne du terme ; elle évoque des rituels sacrés, la prostitution. David et Jonathan, le centurion et son serviteur malade ne sont pas explicitement traités comme homosexuels, ni même évoqués, voire « tolérés » comme tels.

Alors, les petits et les humbles, les bienheureux de l'évangile : sont-ils plus blonds que bruns, homos qu'hétéros, chrétiens qu'athées ? Le bon samaritain était-il roux, homosexuel, père de famille ?

Alors, non ! pas de pastorale spécifique !

Laissons là la tolérance. L'accueil, lui, n'est-il pas consubstantiel à la foi chrétienne ? Le samaritain, les disciples d'Emmaüs, tant d'autres, n'ont-ils pas simplement accueilli ? Ne se sont-ils pas laissés accueillir ?

Une existence homosexuelle avec ses actes assumés, c'est une vie non choisie (le zèbre ne peut pas enlever ses rayures). La personne homosexuelle n'a pas choisi, non plus. Chacun est ; différent et semblable à tous, comme le sont les personnes âgées, les couples stériles etc.

Accueillir la vie et rien d'autre. Il n'existe qu'un mot pour qualifier cet accueil, le mot du comité luthéro-réformé : « inconditionnel ». Que votre oui soit oui. Et que la tolérance ne serve pas de cache-sexe au non !

« La liberté d'aimer n'est pas moins sacrée que la liberté de penser » (Victor Hugo).

« Ce n'est pas la tolérance que je réclame... La tolérance ? Je demande qu'il soit proscrit à tous, et il le sera, ce mot qui ne nous présente que comme des citoyens dignes de pitié, comme

des coupables auxquels on pardonne » (Rabaut-Saint-Etienne, 1787).

Christophe Brénugat  
et Pierre Valpreda  
Gennevilliers (92)

Membres de l'Eglise Réformée,  
En couple depuis 15 ans,  
pacsés depuis 6 ans

## Être mère d'enfants homosexuels

J'ai quatre enfants, trois garçons et une fille, âgés de 44 à 50 ans. Les deux fils aînés sont mariés et j'ai cinq petits-enfants. Mes deux derniers sont homosexuels ; et je l'ai appris il y a maintenant 25 ans pour mon fils et 27 ans pour ma fille. À l'époque, il était difficile de dire son homosexualité, tant à la société qu'à sa famille... bien qu'aujourd'hui ce ne soit pas encore évident ! Après la mort accidentelle de leur père, 18 ans auparavant, la cellule familiale s'était reconstituée autour de beaucoup de dialogue, de franchise et d'écoute mutuelle. Cette situation a permis à mes enfants de s'ouvrir à moi très rapidement, sans gêne, et j'ai accepté ; tout de suite pour une fille, avec un peu plus de difficulté pour mon fils. Pourquoi ?

J'ai remis en cause mon éducation de mère seule. Deux enfants homos sur quatre ! J'avais « raté » quelque chose, j'étais donc responsable... Mais très vite ma fille m'a aidée de ses conseils, répondant à mes multiples questions – car je connaissais peu de choses sur l'homosexualité – mais, a priori, je n'avais pas de rejet. Je conclurai en

disant que cette situation m'a permis une plus grande tolérance et ouverture d'esprit à toutes les différences. Ce fut un enrichissement. Mes petits-enfants, adolescents, savent depuis leur enfance qu'il y a plusieurs manières de s'aimer et cela ne les choque pas.

Quant à moi, je suis bénévole depuis neuf ans dans une association qui s'efforce d'aider parents et enfants (de tous âges) à nouer ou renouer le dialogue, après l'annonce de l'homosexualité de l'un des leurs. Ce peut être long, douloureux, mais avec de l'amour, très souvent, les difficultés disparaissent.

Marie-Thérèse Allex

« Contact, le dialogue entre les homos et leurs parents » : 84 rue Saint Martin, 75004 Paris. Tél. : 01 44 54 04 35. Site Internet : <http://contact.France.free.fr>. L'association assure des rencontres mensuelles, des permanences d'écoute téléphonique, des entretiens individuels, des groupes de réflexion et d'échanges. Il existe aussi des associations régionales.

## S'accepter, se faire accepter

**P**our moi il aura fallu dix ans pour m'accepter et dix autres années pour prendre la décision de me faire accepter homosexuel par mon entourage, famille et ami.

C'est vers l'âge de 18 ans que j'ai vraiment pris conscience de mon homosexualité. À partir de ce moment, je l'ai combattue farouchement dans le déni, dans le « ça va passer » et dans la suractivité associative et paroissiale. Après cette période de dix ans, pas facile à vivre tous les jours, je me suis dit que j'étais homosexuel et qu'il fallait que je fasse avec.

Selon les bons principes enseignés par l'Église je décidais que je resterais célibataire et que je devrais vivre avec cela. Ces dix années de solitude ont, je crois, encore été plus dures à vivre que les dix précédentes. J'ai fréquenté durant cette période de l'association « David et Jonathan », c'est elle qui m'a permis de finir totalement mon acceptation personnelle. J'ai également fait connaissance durant cette période, sur la paroisse, d'une mère de famille, maman de deux enfants homosexuels et auprès de qui j'ai pu parler. Elle m'a fait connaître l'association « Contact » qui aide les homosexuels et leurs familles à s'accepter et à se comprendre. J'ai beaucoup participé à leur réunion ouverte et cela m'a beaucoup aidé au moment de dire à mes parents qui j'étais réellement.

Alors que je me disais depuis longtemps que je devais parler à ma famille, je n'y arrivais pas. Pour quoi faire de la peine à mes parents, qu'est-ce que cela

change qu'ils le sachent ou pas ? Cela change tout ! En effet on ne se sent jamais vrai, jamais entier, on a toujours ce désagrément de mentir, de cacher une partie de soi, de ne pas faire un avec tout son être.

Après cette deuxième période de dix ans, j'en ai eu assez de la solitude et j'ai décidé de sortir, de vivre ce besoin d'affection que j'avais. La vie parisienne donne pour cela des facilités mais cela comporte beaucoup de danger aussi. Le sexe n'est pas l'affection et on peut très bien tomber d'une solitude dans une autre. Certains lieux que j'ai fréquentés m'ont fait entrevoir cela de façon terrible. Heureusement j'ai assez rapidement rencontré mon ami.

C'est à l'occasion d'une discussion poussée avec un de mes frères qui vivait mal la solitude de son divorce que je lui ai dit pour moi. Quelle émotion partagée ! Maintenant c'était fait, je ne pouvais pas m'arrêter à un de mes frères. Je l'ai annoncé à mon autre frère et à ma belle-sœur au cours d'un repas chez moi, j'ai eu encore beaucoup de mal. Je voulais le dire à l'apéritif, je l'ai dit au dessert... Puis vint le tour de mes parents, je le leur ai dit séparément à l'un et à l'autre, pour prendre le temps de bien établir la discussion avec eux, pour que l'amour que nous nous portons soit bien la seule chose qui compte dans cette révélation. En dépit de la peine qu'ils ont éprouvée, j'ai eu beaucoup de chance car ce qui comptait pour eux c'était de me voir heureux et

l'annonce que je leur faisais c'était : « je suis heureux, j'aime quelqu'un, c'est un garçon. » Je n'ai à aucun moment douté de l'amour de mes parents et je savais que je serais accepté tel que j'étais. Ce qui me retardait dans mon annonce, c'était la peur de leur faire de la peine. Depuis, mon ami est reçu à la maison et fait complètement partie de la famille, nous avons une chance extraordinaire car la réciprocité est vraie dans sa famille aussi, et pour avoir ensuite été membre actif de l'association Contact, j'ai vu que ce n'est pas toujours le cas.

Du côté de l'Église, j'ai fait une ou deux tentatives pour exprimer mon homosexualité et faire partager mon expérience, cela s'est toujours soldé par

un échec. Alors que les prêtres rencontrés individuellement ailleurs que dans leur paroisse sont tous bienveillants et qu'aucun ne m'a condamné.

Voilà, cela fait maintenant huit ans que j'ai rencontré mon ami, six ans que nous vivons ensemble et que nous sommes heureux. Même si le PACS permet de partager notre vie plus sereinement, nous attendons une vraie reconnaissance de notre couple, une vraie égalité avec le mariage, civil parce que religieux, cela n'est pas pour demain...

Jérôme

## Hommes entre eux

L'Église catholique institutionnelle considère l'homosexualité comme une abomination. Ses responsables ne semblent pas s'être aperçus encore qu'ils étaient eux-mêmes, très exactement, des homos de la tête, des homos en pensée et en esprit...

... J'en ris vite pour ne pas en pleurer.

On pourrait, à ce propos, se souvenir que Jésus n'a jamais tonné contre les pécheurs selon le sexe. Bien au contraire. À l'égard des péchés contre l'esprit, à l'inverse, il se montrait implacable.

Non pas pour les femmes elles-mêmes,

mais pour l'avenir d'un monde visiblement tellement en danger, il serait souhaitable que les catholiques, hommes et femmes - se rencontrant et dialoguant ensemble - prennent enfin la mesure de la contradiction qui les gouverne et de ses conséquences.

Nous ne nous sentons plus concernées

Non pas pour les femmes d'abord ?

Je n'ai jamais pensé que le combat à mener par les femmes à l'intérieur du catholicisme avait pour but premier notre propre libération à l'égard des

règlements sexuels édictés par nos autorités religieuses.

À cela de nombreuses raisons. Parmi elles, la conviction lentement acquise que ces règles fixées par les hommes seuls ne concernent pas les femmes.

Plusieurs d'entre elles sont tellement inapplicables dans la vie concrète qu'elles ont aidé de nombreux catholiques à rejoindre l'esprit des Lumières, vieux de trois siècles. Éclairée par des confrontations incessantes entre intérêts vitaux opposés, notre conscience individuelle est une meilleure boussole que l'obéissance obligée à des diktats officiels se référant à la collectivité humaine tout entière.

Une telle conviction appartient finalement à une saine théologie. Bien sûr. Mais elle gagnerait, cette théologie, à être affirmée très haut !

Parmi tant de règles inadaptées, inapplicables en l'état, celles qui portent sur la contraception, sur l'avortement, mais aussi sur la sévérité concernant la sexualité solitaire des adolescents et des autres âges, la sexualité en couple avant le mariage, le port du préservatif, le divorce et le remariage, le célibat obligatoire des prêtres. J'en passe certainement.

Inventer un dialogue nouveau

Pourquoi des hommes si nombreux – et pas seulement au Vatican – continuent-ils à ne pas avoir besoin de la pensée des femmes pour la conduite des affaires de l'Église ?

En tant que personne humaine, moi qui suis femme, je me sens humiliée

lorsque penseurs, philosophes et théologiens contemporains associent étroitement la cause de la libération sexuelle à celle de la libération des femmes. Si étroitement qu'on ne distingue plus entre les deux causes. Comment n'imaginent-ils pas que ranger ainsi « la femme » du côté de sa sexualité enferme leurs compagnes dans une image réductrice d'elles-mêmes, venue du fond des âges ?

Sexuées autant que les hommes – et c'est d'abord une promesse de vie, de bonheur partagé pour chacun et chacune – les femmes ne seraient-elles pas des êtres humains à part entière ? Capables autant que les hommes de penser la vie, le monde et son organisation.

Comment les penseurs, les philosophes et les théologiens n'imaginent-ils pas que si l'enfant et le bonheur naissent de l'union des sexes, la paix et la joie universelle ont à faire avec l'union des pensées féminines et masculines ?

C'est dans cette direction, me semble-t-il, qu'il faut, en Église, avancer si nous voulons avoir aujourd'hui un rôle utile dans l'Histoire. Si nous voulons montrer la voie à d'autres religions, la musulmane notamment. En vue de la libération universelle des femmes, urgence première de notre temps. En vue aussi de la libération d'énergies nouvelles et sans doute immenses, se révélant peu à peu à partir d'un dialogue sans cesse plus riche entre les consciences masculines et féminines.

Marie-Paule Défossez

## Entre pulsion et culpabilisation, où se situe l'amour ?

L'association Plein Jour s'est fondée en 1998, pour venir en aide aux compagnes clandestines de prêtres. Avec un triple objectif. Soutenir les femmes concernées, par une écoute et des rencontres. Faire connaître le problème le plus largement possible. Interpeller les autorités hiérarchiques de l'Église catholique, en tentant d'entamer le dialogue sur la question. Parvis a rencontré l'une de ses militantes qui exprime ici les difficultés qu'elle et ses amies rencontrent...

Parvis : Partant des nombreux témoignages reçus, incluant votre expérience personnelle, pouvez-vous dégager quelques traits communs à ces relations entre femmes et prêtres ?

Plein Jour : Pendant les premières années, un jeu de « je t'aime ; moi non plus » s'instaure. Plus la demande de l'homme sera forte, plus sa prise de distance sera importante. Cela peut se manifester de différentes manières : vouvoiement exigé, éviter de parler de lui-même, abrégé les rencontres, ne jamais se tenir par la main ou par le bras dans la rue etc.

Souvent, lorsque les débuts de la rencontre ont été intenses, les lendemains déchantent, à cause d'une froi-

deur qui fait contre-pied à l'ardeur témoignée parfois seulement quelques heures auparavant.

Il y a chez beaucoup d'entre eux un symbolisme des gestes et des paroles qui souvent désoriente leur compagne. Rien n'est laissé au hasard ; rien n'est vraiment gratuit. De plus, c'est pratiquement toujours l'homme qui prend l'initiative des rencontres, la femme jouant avec les dates de son agenda pour se rendre libre.

P. : Comment expliquez-vous cela ?

P. J. : Ces hommes sont désespérés par ce qui leur arrive. Pris entre leurs désirs, normaux en fait, leurs sentiments, avec tout l'inconnu psychologique que cela représente pour eux, et la culpabilisation omniprésente qui en résulte.

Une crise de culpabilisation provoque un changement complet de la part d'un homme, quelques minutes auparavant apparemment ouvert, heureux d'être avec celle qu'il aime. Viennent alors des propos aberrants tels que « Je suis marié avec l'Église », « Je ne voudrais pas aller trop loin dans la relation », « Mon statut de prêtre de l'Église catholique est ce qu'il y a de plus important pour moi » etc. À ce moment, la femme ne comprend plus et ne sait plus où elle en est.

P. : Où se situe la difficulté pour eux : dans l'incompatibilité d'une vie de couple avec leur ministère, et la peur d'avoir à choisir ; dans la crainte de la hiérarchie ?

P.J. : C'est avant tout la peur, peur d'une hiérarchie toute puissante, d'une Église que certains disent « pire que le KGB » !

À notre connaissance, la majorité des compagnes respectent le ministère de leurs amis prêtres et ne les poussent pas à partir. De même, on ne connaît pas d'exemple où la femme aurait dévoilé la relation et provoqué un scandale. Beaucoup d'entre eux reconnaissent, dans des moments où ils se laissent aller, que leur relation les aide dans leur ministère. Beaucoup expriment aussi ce que la solitude a de terrible.

P. : C'est donc la peur qui les retient d'interpeller eux-mêmes la hiérarchie, comme le fait Plein Jour ?

P. J. : Le point névralgique est l'absence totale de solidarité entre eux. Ils évitent toute confiance. Chaque fois qu'un problème apparaît au grand jour, l'Église le ramène toujours à un cas particulier.

Et cependant, ces situations sont bien loin d'être isolées. À les entendre (dans le privé !) : « Environ huit prêtres sur dix ont une relation avec une femme » ; « certains diocèses sont endettés par les pensions versées par des prêtres ayant eu des enfants... »

P. : Et la femme là-dedans ?

P. J. : Il peut arriver que, flattée par l'intérêt que lui porte un homme intelligent, elle ne voie pas qu'elle est en fait manipulée. Si un véritable amour partagé s'instaure, alors commencent les vraies difficultés. Après un début vécu

dans l'enthousiasme, la joie, l'illusion, la femme se rend compte que rien n'est gagné. Elle est dans une totale insécurité, parfois avec de l'espoir, souvent avec la peur diffuse de perdre celui qu'elle aime. Finalement, les deux souffrent de ce combat, à armes inégales d'ailleurs, entre l'éphémère, la femme, et l'immuable, l'Église, Mère et Épouse.

Il est facile de jeter la pierre à la femme qui s'est engagée dans une situation sans issue le plus souvent. Sauf cas relativement rare où l'homme ait omis de dire qu'il était prêtre, elle savait à qui elle avait affaire. Mais la plupart de ces hommes sont des écoutants, avec parfois un côté séducteur, et couvrent leurs libidos sous un masque d'amitié spirituelle, si bien que les deux parties se cachent jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Drewermann a très bien expliqué cela.

P. : Peut-on parler d'une véritable vie de couple ?

P. J. : C'est exactement ce que la hiérarchie craint le plus ! Elle accepte qu'il y ait une ou plusieurs relations, à condition qu'il n'y ait pas d'attachement à une personne et que cela ne se sache pas. D'accord pour satisfaire un « besoin », le désir d'un corps de femme ; mais l'amour est interdit. Le couple doit faire avec le secret, souvent le mensonge. On passe un mois ensemble et on se quitte dans un couloir de métro ; et la femme s'interroge : « Qu'est-ce que je représente pour lui ? »

En fait, il n'y a pas de vie sociale ; elle ne rencontre pas ses amis ; il lui fait découvrir sa famille par des cassettes vidéo... Ils ne partagent pas les difficultés pratiques de la vie. Difficultés dont lui est déchargé : il n'a pas de problème de logement, rarement de fin de mois. Difficultés que, de son côté, elle

affronte seule.

P. : Comment appréhendent-ils l'avenir, l'un et l'autre ?

P. J. : La plupart de ces prêtres engagés dans une relation affective savent dès le début se donner une limite et ne pas aller plus loin que ce qu'ils en attendent.

Alors que les femmes, elles, espèrent avec le temps s'engager plus profondément et vivre leur amour en toute liberté et au grand jour.

Ce jeu de balancier entre le désir et le refus de ce désir est très dévastateur et déstabilisant ; beaucoup de ces femmes ont l'impression d'être dans un « tiroir », qu'on ouvre et referme à volonté, dans un face-à-face toujours en pointillé.

P. : Un tel jeu de cache-cache peut-il durer ? Qu'arrive-t-il ensuite ?

P. J. : Plusieurs issues sont possibles.

Premier cas : l'homme rompt, parfois avec déchirement, mais il n'a pas résisté aux pressions, à la peur du scandale, à sa propre « peur d'être possédé », au désir de préserver son image. Et pour cela, il a été formaté sa vie entière, depuis la plus tendre enfance. Il se retrouve amputé de lui-même. Nous avons connu beaucoup de cas très douloureux de femmes ainsi meurtries pour la vie. La situation est encore pire s'il y a des enfants.

Second cas : un *modus vivendi* s'installe. On se rencontre de temps en temps, au moment des vacances. Lui vit au Nord, elle au Sud, et ils se rencontrent de temps en temps... au Centre. Elle attend la retraite... Mais cet espoir est souvent vain.

Troisième cas : la femme rompt, parce qu'elle a trop souffert. Elle ne s'en remet pas toujours et reste souvent blessée sa

vie entière.

Dernier cas, rarissime : l'homme prend ses responsabilités, quitte le ministère pour vivre avec celle qu'il aime. Ceci n'arrive qu'à ceux qui ne sont pas restés trop longtemps dans le ministère ; et leur demande du courage, à la fois pour se libérer et pour affronter les problèmes matériels.

P. : « Plein Jour » est peut-être, de toutes les associations des Réseaux du Parvis, la plus connue, celle dont la presse a le plus souvent parlé.

Et pourtant elle va cesser son activité. Pourquoi ?

P. J. : Par lassitude. Parce qu'il n'y a pas de relève.

Parce qu'il semble impossible de faire évoluer le dinosaure qu'est l'Église catholique. Son durcissement rend la situation des compagnes de prêtres encore plus fragile, ce qui les décourage de sortir de l'ombre pour une lutte dont on n'espère plus guère de résultat.

Au fond nous partageons le cheminement de NSAE, auquel nous avons adhéré dès notre formation.

Nous pensons ensemble qu'une action commune, unissant les forces pouvait faire avancer la réforme de l'Église, sur les points principaux décrits dans la « Requête ».

Aujourd'hui, c'est au sein de la société que se déplace le centre de gravité des combats ; celui qu'a mené Plein Jour est compris et approuvé par la majorité des Français.

Propos recueillis  
par Lucienne Gouguenheim

# Le « Célibat »

## Prêtrise, eucharistie et peuple de Dieu

Qu'est-ce que le « célibat » ? Entre guillemets, parce que le célibat n'existe pas. Ce qui existe, ce sont des célibataires : dans les discussions d'église, ce sont des personnes (prêtres et religieux) qui ont renoncé au mariage et aux enfants, à la joie de passer une vie d'union physique et spirituelle avec un autre être humain, afin de vivre une vie d'engagement total pour Dieu et leur prochain. Ils sont en effet des « bijoux de la couronne de l'Église », mais ce ne sont pas les seuls bijoux, car ce n'est qu'une forme d'engagement. Cette forme particulière est un don spécial ou un charisme dont la longue tradition remonte au monachisme ancien ou à la vie ascétique des ermites.

Qu'est devenu le « célibat » ? Dans la discipline de l'Église catholique romaine, il n'est plus pour certains qu'une discipline, une partie du paquet qu'il faut accepter si on souhaite suivre l'appel à la prêtrise dans le peuple de Dieu.

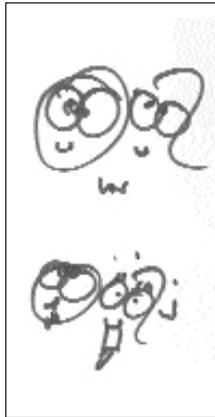
Depuis les premières communautés chrétiennes, où c'était la norme pour le « prêtre » d'être marié, et où le « prêtre » en effet menait un état de vie très différent de son équivalent moderne, il faut suivre une longue trajectoire historique, qui passe par l'intégration de l'Église dans la vie publique de l'Empire romain d'après Constantin, et par le bas

Moyen-Âge, quand finalement la prêtrise et le célibat ont été inextricablement liés par une loi. Beaucoup de facteurs complexes ont pu contribuer à ce développement : une focalisation accrue sur le sacré dans le domaine sacramentel ; un retour conséquent aux notions juives de pureté et impureté rituelles ; des positions philosophiques contradictoires (dont certaines ont dénigré le physique et le matériel et par conséquent le corps humain et sa dimension sexuelle) ; la question de l'héritage et de la propriété de l'Église dans une société féodale. Ce développement était peut-être normal et inévitable dans un modèle hiérarchique d'Église qui reflétait les structures féodales et hiérarchiques de la société.

Le « célibat » maintenant ? Bon nombre d'entre nous vivent dans des sociétés démocratiques, au moins théoriquement, où tous les citoyens, par l'intermédiaire de délégués élus, sont coresponsables des décisions et des formes de gestion politique.

Un autre modèle d'Église réclame l'attention, celui qui se base sur les mots de Matthieu « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mat 18,20). Ce n'est plus un modèle de puissance où un groupe de mâles, « prêtres » célibataires gouvernent et dirigent, où tout le mouvement (de pouvoir et de grâce) est des-

cent-  
dant  
et où  
une



« Église et sexualité...

Un point commun ? La rigidité ! »

ligne de démarcation très claire entre le clergé et les laïcs.

On nous rappelle que nous sommes tous les laos (laïcs) dans le sens étymologique de membres du Peuple de Dieu. Soyons attentifs à ce modèle quand nous regardons nos communautés d'Église d'aujourd'hui.

Les documents de l'Église officielle placent la célébration de l'eucharistie au cœur et au centre de notre vie chrétienne en communauté. Cela fait longtemps qu'on refuse à tant de nos communautés ce cœur qui devrait faire battre leur vie en raison d'un manque de célébrants mâles et prêtres célibataires. Les paraliturgies en l'absence de « prêtre » ne sont pas une réponse satisfaisante.

La dure réalité des scandales sexuels, et en particulier la pédophilie, ont profondément troublé nos communautés. Il serait peut-être naïf d'établir un lien causal direct entre de tels abus sexuels et une vie célibataire. Mais il n'y a pas de doute que la préparation tradition-

il y a

nelle, retirée, masculine, à ce style de vie joue un rôle dans l'arrêt du développement affectif et sexuel.

Nous nous trouvons face à de profonds changements des mœurs sexuelles dans notre société, à un nombre de divorces en hausse et au phénomène croissant de la cohabitation. Le « célibat » a sa propre valeur symbolique, mais à côté de lui nous avons besoin d'une théologie de la sexualité et du mariage et d'une estime égale pour le célibataire et la personne mariée.

L'avenir du « célibat » ? Il y aura toujours un lieu pour le charme d'une vie célibataire. Cependant, au regard de vingt siècles de vie des communautés et en tenant compte de la crise actuelle, nous avons deux choix. Nous pouvons réagir comme des chefs de corporations ou des patrons de supermarché face aux pénuries et aux problèmes : redimensionner et supprimer des paroisses, rendant la célébration de l'Eucharistie de plus en plus inaccessible. Ne vaudrait-il pas mieux regarder de plus près notre évolution historique et, au lieu de geler le système de la fin du Moyen-Âge, permettre l'émergence d'un modèle d'Église différent ? Cela ouvrirait une perspective d'avenir et on pourrait interpréter dans ce contexte un élargissement de la parole de Paul aux Galates : « Là, il n'y a plus de distinctions : Juif et Grec, esclave et homme libre, homme et femme, hétérosexuel et homosexuel, clerc et laïc ; car tous vous êtes devenus un dans le Christ Jésus » (Gal 3,28).

Joe Mulrooney  
Advent Group

## « Viens chez moi, j'habite chez une copine ! »

Depuis plus de vingt ans, j'habite avec une femme qui est ma compagne dans la vie quotidienne, dans les joies et les peines qui deviennent nôtres. Ensemble, nous sommes reçus par nos deux familles qui s'étalent sur trois ou quatre générations et par un grand nombre d'amis. Nous sommes reçus et nous recevons. Depuis une dizaine d'années, je fais part de cette situation à ceux qui collaborent à mes activités pastorales comme à ceux avec lesquels je partage des activités bénévoles. Parmi eux, il y a des chrétiens et des personnes qui ont d'autres références de vie. Ils nous acceptent et nous reconnaissent dans cette relation. En effet, quand ce lien s'est construit et consolidé, nous n'avons voulu ni vivre en cachette ni jouer les provocations. L'évêque du diocèse le sait-il ? Cela ne nous importe guère.

Même si ce partage apporte des modifications dans l'organisation du temps, il ne réduit pas beaucoup les activités pastorales qui restent souvent très accaparantes. Il oblige peut-être à plus de discernement pour accepter ceci et refuser cela ; surtout il oblige à faire passer comme préoccupation première l'attention aux situations humaines dans leurs diversités et leurs complexités, notamment émotionnelles et psychologiques ; il oblige à tenir à l'écart un discours religieux trop zélé ou trop bouclé sur lui-même. Il nous rap-

pelle qu'il faut prendre le temps de vivre et de croire en l'autre avant de tenir aux autres des discours sur la foi et sur l'amour. L'essai de présence à l'autre - avec ses risques d'impatiences - est un bon parcours pour apprendre à aimer et à être aimé.

Le ministère presbytéral m'a été confié avec des expressions empruntées à la tradition du Prado : le prêtre, « un homme mangé » dans une générosité sans faille et sans mesure. C'est là un idéal impossible à tenir et culpabilisant : être sans cesse sur la brèche, toujours d'égale humeur. L'acceptation du compagnonnage oblige à remettre les pendules à l'heure. Il y a du temps pour les autres, il y a du temps pour l'autre et avec l'autre, il y a du temps pour soi. L'équilibre de ces trois temps n'est jamais parfait mais sa nécessité se fait plus urgente. En tout cas, cette relation n'a pas entravé ma préoccupation pastorale ; elle l'a transformée et enrichie.

Des moments intenses d'activités affectives ont marqué mon histoire. Je ne les regrette pas, sauf lorsqu'ils ont plus obéi à un désir de conquête et de possession qu'à la joie d'une vraie rencontre. Celle dans laquelle je suis engagé maintenant s'inscrit bien dans une volonté de partager toute la vie. Alors, elle ne me semble menacée ni par l'usure ni par la routine ; elle grandit, sereine, dans une confiance réciproque.

Il y a quelques mois, nous avons fait

nos contrats-obsèques. Les dispositions prises portent l'espérance que ce compagnonnage qui continue à nous faire vivre aujourd'hui l'un et l'autre laissera une trace pour nos survivants : nos

urnes seront déposées ensemble.

Claude Henri



## Ève et Adam se lèvent

**L**e jeune Adam s'éveille, ébloui de lumière, découvreur de l'amour qui sommeille en tout homme et qui naît de la femme

Sacré démythifié jusqu'ici interdit

Secret déshabillé, enfance évanouie

Mélange de fierté, de joie et d'hébété-  
tude, de la fleur qui en fruit un jour  
s'épanouit, pétales retombées, la fin  
d'une parure

Pistil émoussillé, plongeon dans le  
vertige, tentacules multiples, filets de  
gladiatrice, liens gulliversiens, atta-  
ches innombrables, cordons ombili-  
caux d'incessantes naissances

Ailes comme engluées dans le miel  
d'une ruche qui bourdonne tout près

Permanente sirène

Adam nu se redresse, heureux et  
ridicule, Ève rêve et sourit d'un sou-  
rire inconnu. Vérité découverte sur  
soi-même et sur l'autre

Offrande réciproque d'un amour  
amical, amour ou amitié, la distance  
est infime

Leurs yeux se sont ouverts. Paradis

intérieur à l'ombre du grand arbre de  
la reconnaissance, sans gêne et sans  
logique de l'amour bien ou mal

Chacun proche de l'autre ils font  
jaillir la vie, joyeux de recevoir un  
reflet du bonheur, explorant le mys-  
tère de tout un paysage, respirant la  
beauté de toutes les couleurs qu'on  
découvre en tout sens à la fois

Montagne ou plaine, pic ou grotte  
paisible, caverne ou stalagmite ou crou-  
pe et mamelon, mousse, liane ou forêt,  
pierre dure ou frisson, source, lac ou  
torrent, calanque, plage ou crique, océan  
ou rivière, colline dévalée, volcan vif au  
cratère tout ruisselant de lave, mille-pat-  
tes ou serpent, oiseau ou bien poisson

Quand le regard est pur, qu'est belle  
la nature !

Suite au huitième soir, il y eut un  
matin engorgés de soleil. Ève et Adam  
se lèvent. Tous les fruits de la vie se  
présentent aux lèvres à portée de leur  
main.

Y. G.

# L'industrialisation du commerce sexuel

La prostitution ne peut pas se regarder aujourd'hui comme une simple question de conduites personnelles ou privées - qu'il s'agisse aussi bien des personnes prostituées que des proxénètes ou des clients. Son expansion et son internationalisation sont indissociables de celles de la traite des êtres humains, essentiellement femmes et enfants, du tourisme sexuel ou de la pornographie. Ces activités sont interdépendantes et relèvent d'une véritable industrie du sexe, devenue aujourd'hui un secteur important du commerce mondial ; c'est un marché en pleine expansion et qui génère d'énormes profits, directs et indirects.

Comme tout marché, son objectif premier est de se développer, en créant de nouveaux besoins et en élargissant à la fois l'offre et la demande. Il est largement contrôlé par le crime organisé, y compris dans des pays, comme l'Allemagne, les Pays-Bas ou le Danemark, où la prostitution a été légalisée. Il alimente, comme celui mieux connu de la drogue, les fonds criminels blanchis qui représentent selon le PNUD (Programme des Nations-Unies pour le développement) 15 % du commerce mondial. Il étend aux êtres humains le processus généralisé de marchandisation et d'exploitation des pays pauvres. L'explosion de la traite à des fins de commerce sexuel

Au sein des secteurs d'activité de la criminalité organisée, c'est celui de la traite des êtres humains aux fins de prostitution et de production pornographique qui croît le plus vite. Selon le Bureau des Nations-Unies pour le contrôle des drogues et la prévention du crime, il y a eu au cours des années 1990, dans la seule Asie du Sud-Est, trois fois plus de victimes de la traite que dans l'histoire entière de la traite des esclaves africains.

Dans les pays riches, on constate une accélération spectaculaire du nombre des personnes prostituées étrangères. Aux Pays-Bas, par exemple, où l'industrie de la prostitution représente 5 % du PIB, le nombre de personnes prostituées est passé de 2 500 en 1981 à 30 000 en 1997 ; alors que 95 % d'entre elles étaient néerlandaises en 1960, 80 % aujourd'hui sont d'origine étrangère, dont 90 % sans papiers.

L'importance de la traite se mesure aussi par les transferts de femmes jeunes et d'enfants en provenance du Tiers-Monde et des anciens pays socialistes : un rapport d'une mission d'information de l'Assemblée nationale française signale qu'en Moldavie, l'un des hauts lieux actuels d'approvisionnement des réseaux proxénètes, 30 % des femmes de 18 à 25 ans ont littéralement « disparu » du pays. Un rapport du Conseil de l'Europe estimait en 1996

que cent mille enfants de l'Europe de l'Est se prostituaient à l'Ouest. En 2003, la Commission des droits de la femme et de l'égalité des chances du Parlement européen évaluait à 500 000 le nombre de femmes mises chaque année sur le marché de la prostitution dans les 15 pays que comportait alors l'Union Européenne. Parmi elles, 75 % avaient moins de 25 ans, dont une proportion importante de mineures.

#### La prospérité des industries du sexe

Elle tient à plusieurs facteurs dont les deux plus importants sont leur imbrication avec l'ensemble du secteur économique et la banalisation de la vénalité sexuelle dans les esprits, sous l'emprise publicitaire de ces industries. Celle de la pornographie envahit les médias, et en particulier Internet, qui, selon un rapport du Conseil de l'Europe, est utilisé comme « une maison de vente par correspondance de matériel pornographique », et aussi d'êtres humains, par exemple à travers les réseaux de prétendus « mariages par correspondance ».

Cependant les médias ne sont que les vecteurs de diffusion de réalisations qui sont, elles, aux mains d'entreprises mafieuses puissantes, souvent impliquées également dans les trafics d'armes ou de drogue, et qui profitent de la liberté de circulation des capitaux. Le Conseil économique et social français avait évalué en 2003 à plus de 3 milliards d'euros annuels l'argent blanchi en Europe par le crime organisé, ce qui met en cause l'ensemble du système financier et bancaire international, et en particulier les paradis fiscaux. Bars, clubs de danseuses, salons de massage,

maisons de production de pornographie s'appuient sur une économie souterraine qui bénéficie à l'économie générale. Des sex-shops, des maisons closes (c'est le cas du Daily Planet, à Melbourne) sont même cotées en bourse.

Le tourisme sexuel est un exemple : de plus en plus banalisé, intégré dans les circuits des tour-opérateurs, il représente un chiffre d'affaire considérable, qui bénéficie à l'ensemble de l'industrie du tourisme (agences de tourisme, chaînes hôtelières internationales, compagnies aériennes...), et même à certains gouvernements, l'exemple le plus connu étant la part spectaculaire occupée par les revenus de la prostitution dans le budget de la Thaïlande. Déjà en 1998, l'OIT (Organisation internationale du Travail) avait estimé que la prostitution représentait entre 2 et 14 % de l'ensemble des activités économiques de la Thaïlande, de l'Indonésie, de la Malaisie et des Philippines.

#### L'idéal de liberté dévoyé

La logique individualiste qui prévaut dans notre monde occulte les rapports de force pourtant bien réels. Les choix considérés comme individuels s'appuient sur une certaine idée de la liberté qui fait le jeu du plus fort et dédouane ceux qui en profitent, ici les clients et les proxénètes. C'est ainsi que le système publicitaire présente la prostitution comme un travail légitime, et la pornographie comme un simple exercice de liberté d'expression. Le retournement est total quand prostitution et pornographie sont justifiées au nom de la liberté des femmes à disposer de leur corps. Les femmes qui sont justement, avec les enfants, les princi-

pales victimes du système !

Lucienne Gouguenheim

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- La tyrannie du plaisir, Jean-Claude Guillebaud, Seuil, 1999 ;
- Le trafic d'êtres humains, Sabine Dusch, PUF, 2002 ;
- Quand les femmes se heurtent à la mondialisation, ATTAC, Mille et une nuits, 2003 ;
- « On ne se prostitue pas par plaisir », Lilian

- Mathieu, Le Monde diplomatique, février 2003 ;
- La mondialisation des industries du sexe, Richard Poulain, Imago, 2005 ;
- Malaise dans la sexualité - Le piège de la pornographie, Michèle Marzano, J.-C. Lattès, 2006 ;
- « Qui profite de la prostitution ? », Mona Chollet, Le Monde diplomatique, juillet 2006 ;
- Vers un tourisme sexuel de masse, Franck Michel, Le Monde diplomatique, août 2006.

---

## Prostitution... Réponse du NID

Cet été, Femmes et Hommes en Église a fait part d'une pétition lancée à propos de l'exploitation commerciale des femmes et de filles de l'Europe de l'Est, lors du Mondial de football.

À ce propos, nous avons entendu un homme qui soutenait qu'il fallait se souvenir :

- que l'Allemagne a légalisé la prostitution, et qu'une loi démocratique est mieux fondée qu'un oukase du Vatican ;
- que la prostitution comme la polygamie sont aussi vieilles que l'humanité et reconnues dans la Bible comme presque toutes les religions ;
- que, tout comme l'homosexualité, elles ont une fonction initiatrice, éduca-

tive qui serait bien utile pour éviter les tournantes ou la pédophilie chez les familles traditionnelles ;

- que tout cela n'est pas forcément inhumain...

Non spécialistes de cette question fort complexe, nous avons transmis ces propos au Mouvement du Nid, en lien annuellement avec environ 5000 personnes prostituées. Voici la réponse reçue de Samuel Prieur, coordinateur national du Mouvement du Nid :

« J'aurais moi-même du mal à répondre à cette personne qui lance en quelques lignes un certain nombre de pensées qui sont clairement véhiculées par l'opinion publique mais infondées. Ce qui me choque profondément dans les propos de ce monsieur sont les quel-

ques mots mettant en avant la prostitution en lui donnant une fonction initiatrice et éducatrice. Ce qui voudrait dire aujourd'hui que nos jeunes garçons et jeunes filles, pour avoir un équilibre dans leur vie d'adultes, doivent passer forcément par la prostitution. Cette personne est en train de justifier l'existence d'un système d'exploitation du plus faible par le plus fort, un système qui va à l'inverse de tous les modèles d'éducation actuels. Il fait donc, contrairement à ce qu'il affirme, un retour en arrière sur la condition humaine et particulièrement celle des femmes.

D'autre part toutes les études prouvent que la baisse de la prostitution n'entraîne absolument pas l'augmentation des viols et autres dérivés. Pour la simple et bonne raison que le client de la prostitution et le violeur ne sont pas les mêmes personnes.

En légalisant, l'Allemagne a fait du proxénète un chef d'entreprise, de la personne prostituée une marchandise comme une autre, du client un consommateur insouciant... donc de la prostitution une activité comme une autre, or on sait que plus de 90 % des personnes prostituées sont arrivées dans le système prostitutionnel par la force des choses et sans l'avoir réellement choisi. »

Pour plus de renseignements, on peut lire 100 mots pour comprendre... et Les clients en question, première enquête d'envergure en France sur la question des clients de la prostitution, qu'a publié le Mouvement du Nid. Parmi les 78 pays qui ont ratifié la Convention de l'ONU sur la répression de la traite des êtres humains et la prostitution d'autrui, certains sont prohibitionnistes (ce qui repousse la prostitu-

tion dans la clandestinité), d'autres sont réglementaristes (comme l'Allemagne), d'autres sont abolitionnistes (comme la France), mais le Nid souhaiterait « un quatrième système reposant sur une volonté politique de refus de la prostitution, visant progressivement à sa disparition par l'éducation dès l'école notamment. »

Une amie suédoise et luthérienne, Kerstin Mallet (intervenante au CRIPS), m'a dit que le parlement suédois (comportant 47 % de femmes) a voté en 1999 une loi pénalisant le client (comme l'ancienne majorité socialiste l'a fait en 2002 en France pour les clients de prostituées mineures) ; mais les hommes n'ont pas encore été suffisamment conscientisés sur ce point, et on arrive toujours à contourner la loi... Un bon exemple de contournement est celui de l'Iran où la prostitution est interdite : les ayatollahs ont autorisé (pendant la guerre de leur pays avec l'Irak) le « mariage d'un jour » pour faciliter le « repos du guerrier »...

En France, les partisans de la prostitution sont-ils prêts à proposer leurs femmes et leurs enfants pour cette mission « éducative » (sic), et plus largement à mettre en place toutes les composantes de ce qui fait un métier : syndicat, formation continue, écoles, associations de consommateurs, chambre des métiers, projet de carrière... ?

Elisabeth et Jacques Bancal

Plus de renseignements sur le Mouvement du Nid : [www.mouvementdunid.org](http://www.mouvementdunid.org)

Plus de témoignages : [www.prostitutions.info](http://www.prostitutions.info)

# Des enfants de mieux en mieux protégés ?

Le mot « enfant » vient du mot latin « Infans » qui ne désignait en fait que le très jeune enfant, « celui qui ne parle pas ». Mais, dans le monde romain, le père de famille avait droit de vie et de mort sur tous ses enfants, comme sur ses esclaves. Selon le Petit Larousse, l'enfance est « la période de la vie humaine de la naissance à l'adolescence ». Mais l'adolescence n'existait pratiquement pas au début de l'époque industrielle. Un XIX<sup>e</sup> siècle où l'on n'hésitait pas, en France, à faire travailler des enfants de douze ans au fond de la mine.

Tout être humain âgé de moins de 18 ans

La reine Marie-Antoinette avait 14 ans au moment de son mariage. Le code Napoléon fixa à 15 ans l'âge légal du mariage des filles... Il fallut attendre 2006 pour que les députés français portent cet âge légal à 18 ans. Le vote fut acquis à l'unanimité... deux ans après celui du Maroc ! Une remarque venait d'être faite à la France à ce propos par le comité de suivi de la Convention internationale sur les droits de l'enfant (CIDE), que notre pays avait ratifiée en 1990. À ce jour, deux États ne l'ont pas fait, dont les États-Unis, qui condamnent encore à mort des mineurs (moins de dix-huit ans), et qui en enrôlent dans leurs armées.

À l'article premier de la Convention internationale sur les droits de l'enfant, on lit : « Au sens de la présente conven-

tion, un enfant s'entend de tout être humain âgé de moins de 18 ans. » Le Vatican s'est mis en conformité avec cette définition en 2002 : « Selon les anciennes normes, on pouvait parler de pédophilie si un clerc avait un comportement délictueux de ce genre avec un mineur de 16 ans. Désormais cette limite d'âge a été élevée à 18 ans ». Des pays ont des difficultés à mettre à jour leur législation. En Iran, Chirine Ebadi, prix Nobel 2003, a réussi à faire remonter à 13 ans l'âge légal du mariage des filles que l'ayatollah Khomeyni avait abaissé à neuf ans ! Les mentalités et les coutumes évoluent lentement. Par contre, en Hollande, un nouveau parti « Amour du prochain, liberté et diversité » milite pour l'abaissement de l'âge de la majorité sexuelle de 16 à 12 ans !

Dans les Codes civil et pénal français, un « enfant » est une personne de moins de 18 ans ; les termes « majorité sexuelle », « pédophile » ou « inceste » n'y figurent pas. Mais pour les mineurs, les tribunaux, les juges, ainsi que les prisons sont différents de ceux des adultes.

Chaque citoyen a le devoir de signaler - avec circonspection - aux autorités compétentes tout ce qui semblerait mettre un mineur en danger (se renseigner au 119, « Allô Enfance Maltraitée »). Mais les situations sont complexes, et même les spécialistes qui ont à connaître des allégations d'inceste ou de pédophilie peuvent se tromper. Les terribles condamnations d'Outreau l'ont rappelé et ne seront pas oubliées.

## Les lois du XXI<sup>e</sup> siècle

En France les lois protègent de mieux en mieux les jeunes, dans le domaine sexuel :

- 2006 : l'âge légal du mariage pour les filles est 18 ans (comme ça l'était pour les garçons), sauf dérogation demandée au Procureur de la République. On pourra ainsi mieux lutter contre les mariages forcés. Il y en aurait 70 000 par an ;

- 2004 : le mineur victime d'une agression sexuelle avec circonstances aggravantes (par exemple par une personne ayant autorité, ou par plusieurs personnes...) ou d'un viol peut porter plainte jusqu'à vingt ans après sa majorité. La prescription était de dix ans après ses 18 ans) ;

- 2002 : nouvel article du Code pénal : « Le fait de solliciter, d'accepter ou d'obtenir, en échange d'une rémunération ou d'une promesse de rémunération, des relations de nature sexuelle de la part d'un mineur qui se livre à la prostitution, y compris de façon occasionnelle, est puni de trois ans d'emprisonnement et 45 000 euros d'amende. » La réclusion peut atteindre sept ans, si le mineur a moins de 15 ans. La personne résidant habituellement en France pourra être condamnée si les faits ont lieu à l'étranger ;

- 2001 : « Une information et une éducation à la sexualité sont dispensées dans les écoles, les collèges et les lycées à raison d'au moins trois séances annuelles et par groupes d'âge homogène. Ces séances pourront associer d'autres intervenants extérieurs. » La contraception d'urgence est gratuite pour les mineures dans les pharmacies, après un entretien avec la personne qui la remet. En fait, le nombre d'IVG de mineures continue à croître, malgré l'augmentation de la dif-

fusion de la pilule du lendemain. En grande partie, à cause d'une éducation à la sexualité insuffisante et mal adaptée. Dans l'atmosphère de la société actuelle, on comprend difficilement qu'une initiation à la psychologie et à la sexualité replacée dans le contexte général de la vie ne fasse pas partie des fondamentaux à acquérir avant la sortie du collège ;

- 2000 : le Parlement vote une loi instituant un « Défenseur des enfants ». Tous les jeunes de moins de 18 ans (et leurs parents...) dont les droits n'auraient pas été respectés peuvent lui écrire au 45 Boulevard Blanqui, 75013 Paris, [www.defenseurdesenfants.fr](http://www.defenseurdesenfants.fr). Le défenseur des enfants travaille en collaboration avec le « 119 », numéro de téléphone anonyme, gratuit et fonctionnant 24 heures sur 24.

## Enfants agressés, enfants agresseurs

Selon des études récentes, les garçons seraient deux fois moins nombreux que les filles (10 % contre 20 %) à avoir été agressés sexuellement avant 18 ans. Quand cela s'est produit, les garçons ainsi agressés auraient plus de mal que les filles à déclencher une parole libératrice sur ce qui les a traumatisés d'une façon souvent ambiguë. Cela peut les empêcher d'accéder à la résilience, cette aptitude des humains à surmonter les pires blessures morales et à devenir souvent des êtres particulièrement valeureux. Certaines conditions sont évidemment nécessaires. Surtout la rencontre suffisamment précoce d'un « tuteur de résilience », adulte en qui le jeune place sa confiance à bon escient. En l'absence de résilience, notion développée par Boris Cyrulnik dans son livre *Les vilains petits canards* et qui com-

mence à peine à nous devenir familière, le jeune agressé, enfermé dans son secret, profondément affecté dans son développement affectif, risque de devenir agresseur à son tour, avant même ses 18 ans.

C'est surtout à l'âge du collège (et parfois même plus tôt) que s'enracinent les comportements violents. Vis-à-vis des autres (vandalisme, machisme, homophobie...) et de soi (tabagisme, drogues, alcool, tentatives de suicide). Cela concerne surtout les garçons qui, pour « s'éduquer », n'ont trop souvent que les films pornos et une bande de quartier.

Une vision masculine manque cruellement aux collégiens

À l'âge du collège encore, et depuis la petite enfance, les adultes qui essaient d'éduquer les garçons sont presque toujours des femmes. La mère d'abord, à la maison. La cinéaste Yasmine Benguigui écrivait en 2002 : « On élève les garçons à la façon de la société archaïque arabo-musulmane qui n'a plus cours en Algérie. On leur dit : "Tu as tout pouvoir sur ta sœur dans la rue, dans la cour de récré. C'est toi le petit prince ! Ce n'est pas grave si tu ne travailles pas, tu es un homme. Tu t'en

sortiras toujours !" » Il n'est dès lors pas étonnant qu'au collège, les garçons veuillent jouer au « caïd ».

Nos concitoyens sont très forts pour critiquer les jeunes générations et la société, mais combien d'entre eux essaient d'acquiescer une formation à l'éducation notamment sexuelle afin que dans les collèges, celle-ci ne soit pas laissée aux infirmières scolaires aidées seulement par des intervenantes femmes ? Il est certain qu'en ce domaine « une vision masculine manque cruellement » aux collégiens. C'est le cri d'alarme que lance le Dr Nicole Athéa dans son livre *Parler de sexualité aux ados. Une éducation à la vie affective et sexuelle*. Les diverses associations et organisations - qu'elles soient chrétiennes, maghrébines, parentales, homosexuelles ou autres - n'ont-elles pas, aujourd'hui, à faire prendre conscience à leurs membres des conséquences désastreuses de cette « absence d'hommes parmi les intervenants » dans les collèges, au moment des séances d'éducation à la sexualité instituées par la loi ?

Jacques Bancal

**DES LIVRES POUR LES ADOLESCENTS... ET ÉDUCATEURS :**

- *Paroles pour adolescents ou le complexe du homard*, Françoise Dolto, Éd. Gallimard, 2003, 162 p. ;
- *L'amour, c'est génial, mais... : 60 questions d'ado sur le sexe et l'amour*, Denise Stagnara, cofondatrice de Sésame (agrée par l'Éducation nationale), InterÉdition, 2005, 173 p. ;
- *La vie, l'amour : rendez-vous à ne pas manquer*, 2006, *Livret de 43 pages rédigé par des Conseillères conjugales et familiales de Couples & Familles* (agrée par l'Éducation nationale) ; 01 45 26 63 70 ;
- *La solitude des femmes face à l'IVG : « À l'écoute du symptôme IVG : accompagner la relation »*, Bernadette Avon, Éd. Chronique sociale, 2004, 168 p.



68 rue de Babylone, 75007 Paris. Tél. : 01 45 51 57 13.  
Fax : 01 45 51 40 31. Courriel : temps.present@wanadoo.fr  
Co-édité par la fédération des Réseaux du PARVIS (Président : André Letowski) et Temps Présent (Présidente : Micheline Convert)

**Directrice de la publication :**

Micheline Convert

**Rédacteur en chef :**

Didier Vanhoutte

**Secrétariat, composition :**

Bernard Jung

**Impression - Routage :**

Ib4, 24 rue Léon Rogé, B. P. 233, 76024 DIEPPE Cedex

**Dépôt légal :** À parution

**Commission paritaire :** 0411 G 78736

**I.S.S.N. :** 1773-1925

## ENVOI !

Un tel sujet n'est jamais épuisé, ne serait-ce que parce qu'il est tellement différent pour chacun.

En réalité, il ne s'agissait pas tant de définir « la sexualité » que de partager des « regards de chrétiens sur... », regards au pluriel, bien sûr.

L'équipe qui a rassemblé ou composé les éléments de ce « hors série » est bien consciente que des pans entiers de ce que nous vivons ou croyons n'ont pas été abordés.

L'esprit des Parvis n'est pas d'enfermer dans des dogmes, mais au contraire d'être attentif aux différences, et de porter une attention particulière aux exclus et aux opprimés.

À vous, si vous le désirez, de réagir, de poursuivre la réflexion, de la compléter : c'était bien notre but.

Temps Présent (courrier Parvis Hors série N° 16)

68 rue de Babylone, 75007 PARIS

temps.present@wanadoo.fr

## Page IV de couverture (voir au verso)

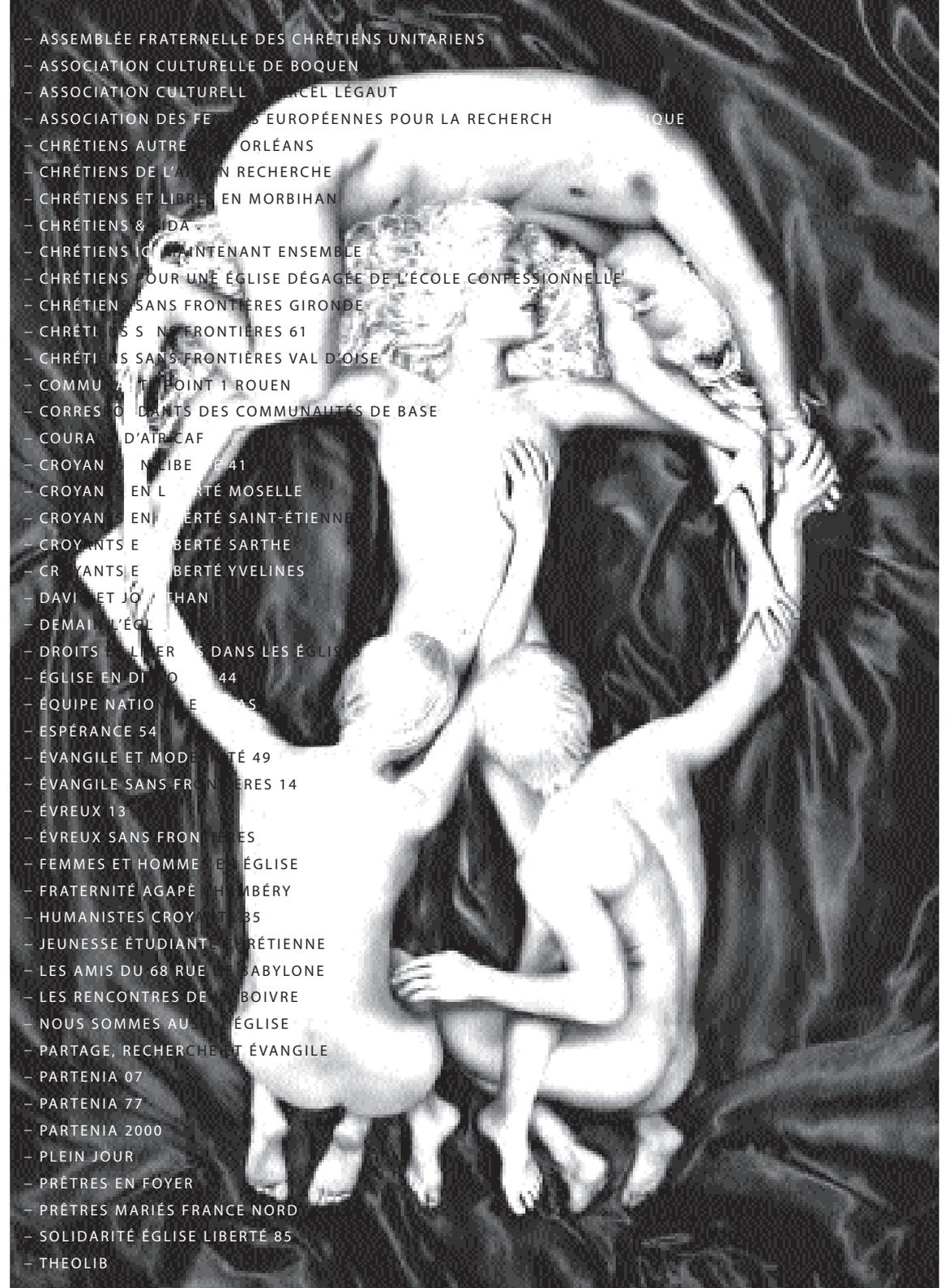
L'association AIDES a bien voulu nous autoriser à utiliser son affiche. Cette dernière exprime la forte exigence que l'on s'interdise de partager, par l'intermédiaire du SIDA, la mort en même temps que l'amour, ce qui est bien le moins si les mots ont encore un sens. Mais poussons les choses un peu plus loin.

La langue française a ceci d'unique qu'elle rend possible une superposition phonétiquement presque parfaite de ces termes : l'amour, la mort. Il y a là un hasard providentiel. Qu'est-ce qu'un être vivant, cet accident du cosmos ? Jacques Monod disait qu'il se caractérisait par le désir obsessionnel de se reproduire avant que de disparaître.

On a pu dire aussi que la mort et l'amour constituaient, indissociablement, le moteur de l'évolution, l'une interrompant le cours de ce qui avait été, tandis que l'autre, à travers la génération, ouvrait le champ de tous les possibles. Aimer, c'est mourir un peu... Mais c'est de plus remédier de la façon la plus radicale à la destruction de la mort. Renaître, et faire renaître. Croire, comme disait Simone Weil, que « nos racines sont en avant de nous ».

Comment ne pas voir alors que le commandement « aimez-vous les uns les autres », sans certainement mettre l'eros de côté, est tout bêtement du domaine de la nécessité ?

D. V.

- 
- ASSEMBLÉE FRATERNELLE DES CHRÉTIENS UNITAIENS
  - ASSOCIATION CULTURELLE DE BOUEN
  - ASSOCIATION CULTURELLE MARCEL LÉGAUT
  - ASSOCIATION DES FEMMES EUROPÉENNES POUR LA RECHERCHE ÉCCLÉSIASTIQUE
  - CHRÉTIENS AUTRE LOIRE
  - CHRÉTIENS DE L'ANJOU RECHERCHE
  - CHRÉTIENS ET LIBRES EN MORBIHAN
  - CHRÉTIENS & JUDAÏQUE
  - CHRÉTIENS ICI ET LÀ ENSEMBLE
  - CHRÉTIENS POUR UNE ÉGLISE DÉGAGÉE DE L'ÉCOLE CONFESSIONNELLE
  - CHRÉTIENS SANS FRONTIÈRES GIRONDE
  - CHRÉTIENS SANS FRONTIÈRES 61
  - CHRÉTIENS SANS FRONTIÈRES VAL D'OISE
  - COMMUNAUTÉ POINT 1 ROUEN
  - CORRESPONDANTS DES COMMUNAUTÉS DE BASE
  - COURANT D'AIR/CAF
  - CROYANTS EN LIBERTÉ 41
  - CROYANTS EN LIBERTÉ MOSELLE
  - CROYANTS EN LIBERTÉ SAINT-ÉTIENNE
  - CROYANTS EN LIBERTÉ SARTHE
  - CROYANTS EN LIBERTÉ YVELINES
  - DAVI ET JOYATHAN
  - DEMAIN L'ÉGLISE
  - DROITS DE LIBERTÉS DANS LES ÉGLISES
  - ÉGLISE EN DIALOGUE 44
  - ÉQUIPE NATIONALE DE PARIS
  - ESPÉRANCE 54
  - ÉVANGILE ET MODERNITÉ 49
  - ÉVANGILE SANS FRONTIÈRES 14
  - ÉVREUX 13
  - ÉVREUX SANS FRONTIÈRES
  - FEMMES ET HOMMES EN ÉGLISE
  - FRATERNITÉ AGAPÈ HAINAUT
  - HUMANISTES CROYANTS 35
  - JEUNESSE ÉTUDIANT CHRÉTIENNE
  - LES AMIS DU 68 RUE DE BABYLONE
  - LES RENCONTRES DE LA BOIVRE
  - NOUS SOMMES AU CŒUR DE L'ÉGLISE
  - PARTAGE, RECHERCHE ET ÉVANGILE
  - PARTENIA 07
  - PARTENIA 77
  - PARTENIA 2000
  - PLEIN JOUR
  - PRÊTRES EN FOYER
  - PRÊTRES MARIÉS FRANCE NORD
  - SOLIDARITÉ ÉGLISE LIBERTÉ 85
  - THEOLIB